

A. G. a. 266 (2
~~166~~

Anacreon

ANACREON,

ION

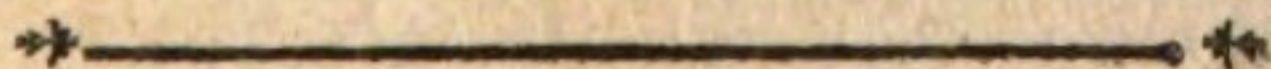
ET MOSCHUS,

SUIVIS

DE LA VEILLÉE

DES FÊTES DE VÉNUS,

D'un choix de Pièces de différens Auteurs,



TOME SECOND.

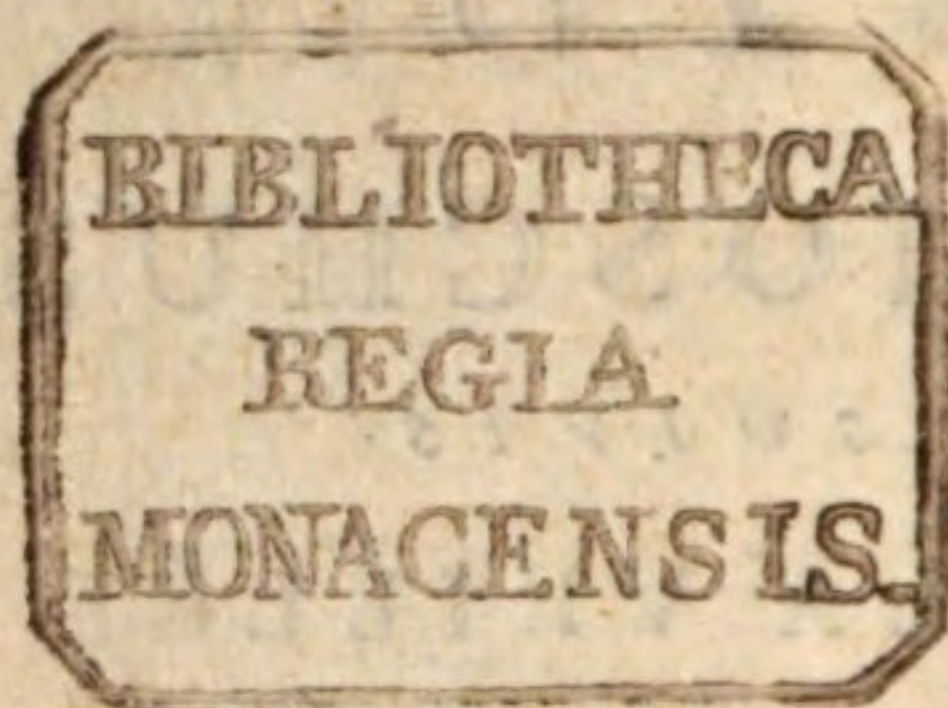


A PAPHOS,



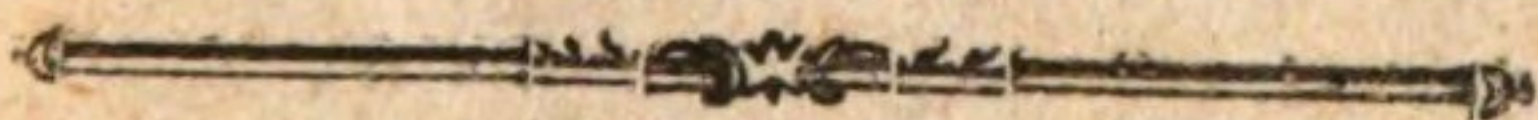
M. DCC, LX XXV.

Bayerische
Staatsbibliothek
München





TRADUCTION
DE QUELQUES ODES
D'HORACE.



Le plaisir seul est le Dieu qui m'inspire ,
Les jeux , les ris montent ma Lyre ,
Et l'Amour , où Glycère aiguissent mes crayons ,
M. B.

LOIN d'ici foibles rimailleurs , languoureux
éternels ! Quel dégoût , quel ennui ne causent
pas vos fades & insipides productions. Si vous
voulez peindre le Printems , la verdure ,
l'Amour & ses transports , vos tableaux sont
froids , tristes & monotones. Vous n'em-
ployez jamais le vrai ton de couleur. On peut
comparer vos productions monstrueuses , à
deux tableaux qui furent un jour exposés en-
semble aux yeux du Public : l'un représentoit

les trois Graces , & l'autre les trois Parques. Les premières étoient peintes nues , & enchaînées avec une guirlande de fleurs , assez ingénieusement placée : elle voiloit par ses différens contours , la dernière retraite , où folâtre l'Amour : *gratiæ que decentes*. Le sombre dominoit dans ce tableau. Nul accord harmonieux , doux & séduisant entre les couleurs. Les Graces paroissoient brunes , roides & immobiles : elles n'avoient point cette fraîcheur , cet enjouement , cette légèreté , cette gaieté vive & fémillante , qui les distinguent dans les danses voluptueuses de la Reine de Cythère & de Paphos. Rien au contraire de plus brillant , que le tableau des Parques. Les têtes paroissoient extrêmement gracieuses , & les attitudes très-agréables. La couleur & les carnations étoient belles , & du meilleur goût. On admiroit une savante distribution de lumière , & une intelligence merveilleuse des reflets. Tout y étoit peint avec beaucoup d'art & de facilité. Enfin on prenoit les Graces pour les Parques ; & celles-ci pour les Graces. Quel abus ! quel renversement ! le bon goût en gémit.

Les Odes d'Horace , ont fait naître ces réflexions. La Poésie en est si naturelle , si pure , si délicieuse , qu'elle charme le Lecteur , & lui donne du dégoût pour nos Odes éphémères & alambiquées.

Le génie fécond d'Horace , ce Poète aimable & Philosophe , le place tantôt à côté de Pindare ; tantôt à côté d'Anacréon. S'il chante les Dieux , les Héros & les combats , l'enthousiasme le saisit , il peint les objets avec des traits de flamme : il communique la vie & la chaleur à tout ce qu'il touche. Que d'élégance , que de charmes dans ses Odes galantes ! Il écrit alors sous la dictée des Graces : il effleure la rose odorante : il cueille d'une main légère & voluptueuse , les fleurs les plus vives & les plus agréables , pour en composer un bouquet qui doit s'épanouir sur le sein de la charmante Glycère. C'est ainsi que l'Abeille , au retour du Printems , voltige de fleurs en fleurs , s'insinue doucement dans leurs calices , sans les courber , en pompe le suc , se charge d'un riche butin , & compose un miel délicieux.



MORCEAUX D'HORACE.

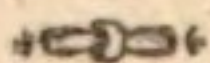


ODE I.

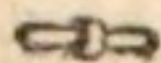
A LYDIE.

LORSQUE tu loues le teint de rose , & la blancheur de Théléphe , ah Lydie ! mon esprit se trouble , & s'enflamme. Des larmes secretes inondent mes joues , & prouvent de quels feux je suis intérieurement consumé. Ma fureur redouble , soit qu'un rival farouche , enivré de vin & d'amour , ait imprimé sur tes épaules d'albâtre les traces de sa rage amoureuse ; soit que dans ses bouillans transports il te donne des baisers dont tes lèvres portent l'empreinte. Crois-moi , Lydie , ne compte pas sur la constance d'un jeune homme , assez emporté

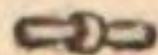
pour flétrir une bouche voluptueuse , que
Vénus a humectée du plus doux nectar. Heureux
mille fois les Amans enchaînés par des liens
indissolubles , & dont les feux , sans être re-
froidis par des plaintes jalouses , s'éteindront
encore trop tôt pour eux , en ne finissant
qu'avec leur vie.



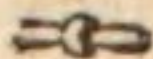
Lorsqu'en ma présence , Lydie ,
De mon jeune rival tu vantes la beauté ,
Malgré moi je suis transporté
De dépit & de jalousie.



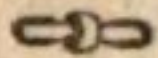
Rien ne peut calmer ma fureur ;
Le feu qui me dévore , & l'augmente , & l'irrite :
Et dans le trouble qui m'agite ,
Tout trahit l'état de mon cœur.



Sur mon front la tristesse est peinte :
Mes larmes , mes soupirs décèlent mon tourment ;
Et je cacherois vainement
Le trait dont mon ame est atteinte.

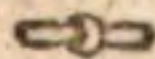


Non , sans courroux je ne peux voir
Mon rival odieux , dans son transport farouche ,
Flétrir les roses de ta bouche ,
Et jouir de mon désespoir.

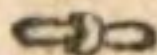


Il profane , le téméraire ,
Des lèvres que Vénus prit soin de parfumer :
Hélas ! il ne fait point aimer !
Lydie , est-il fait pour te plaire ?

Ah ! crois-moi , ces emportemens
Annoncent la fureur plutôt que la tendresse ;
Qu'ils sont loin de la douce ivresse
Et des transports des vrais Amans !



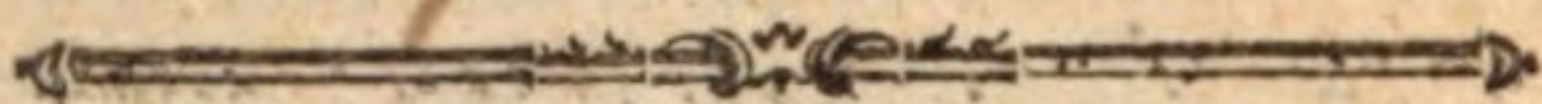
Heureux ceux dont l'ardeur fidelle
Se nourrit , croit au sein de la tranquillité !
Leur paisible félicité
A chaque instant se renouvelle.



Unis par les plus tendres nœuds ,
A s'aimer constamment le destin les convie ;
En paix ils terminent leur vie ,
Et la mort seule éteint leurs feux.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

Cette pièce paroît imprimée pour la première
fois.

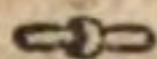


O D E I I.

A P Y R R H A.

Q U E L est ce jeune Amant , tout parfumé d'essences , qui te presse si vivement sur un lit jonché de roses , dans cette grotte favorable aux doux mystères ? Simplement parée , quel est ton dessein , Pyrrha , en renouant ta blonde chevelure ? hélas ! combien de fois gémira de ta légèreté , & du changement des Dieux , celui qui jouit maintenant avec confiance de tes charmes ! Combien il fera étonné de voir cette mer agitée par les Aquillons fougueux ! Il croit que tu seras toujours aimable , toujours fidèle. Il ignore combien les vents sont trompeurs. Malheureux l'Amant , qui , sans connoître ton cœur , est épris de ta beauté. Le tableau (1) suspendu dans ce temple , prouve que j'ai consacré au puissant Dieu des mers , mes vêtements mouillés du naufrage.

(1) Lorsque les Anciens échappoient à quelque naufrage , ils consacroient assez ordinairement à Neptune un tableau représentant le triste état où ils s'étoient trouvés. Horace fait allusion à cette coutume , se souvenant des périls auxquels l'avoit exposé son amour pour Pyrrha.



Notre sublime Rousseau a imité cette Ode :
les trois strophes suivantes me paroissent fort
belles.

Mais qu'il connoît peu quel orage
Suivra ce calme suborneur !
Qu'il va regretter le rivage !
Que je plains le triste naufrage ,
Que lui prépare son bonheur.

Quand les vents , maintenant paisibles ,
Enfleront la mer en courroux :
Quand pour lui les Dieux inflexibles ,
Changeront en des nuits terribles
Des jours qu'il a trouvés si doux.

Insensé qui sur tes promesses
Croit devoir fonder son appui ,
Sans songer que mêmes tendresses ,
Mêmes sermens , mêmes caresses ,
Trompèrent un autre avant lui.

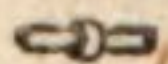


O D E I I I.

SUB SON AMOUR POUR GLYCÈRE.

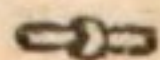
LA cruelle mère des Amours , le fils de Sé-
mélé , & le plaisir séducteur , me forcent de

rallumer ma flamme éteinte. Je brûle de nouveau pour la charmante Glycère , plus blanche que le marbre poli de Paros. Son enjouement folâtre , son visage enchanteur , que l'on ne peut fixer impunément , enfin toute sa personne m'enivre d'amour. Vénus n'est plus dans son île de Chypre , elle est toute entière dans mon cœur (1). Elle ne permet pas que je chante les Scythes , ni les Parthes si redoutables dans leur fuite , ni tout ce qui ne respire pas l'Amour. Elevez ici un autel de gazon. Apportez-moi de la vervaine , de l'encens , & une coupe remplie de vin de deux ans. Le sang d'une victime adoucira peut-être cette Déesse.



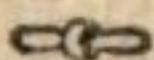
Rien n'est si fort que l'amour qui m'engage.
Jamais on n'a brûlé d'une si vive ardeur ,
Il faudroit avoir plus d'un cœur ,
Pour en ressentir davantage.

La traduction suivante est digne d'Horace.

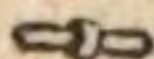


J'avois envain quitté l'amoureux esclavage.
La Mère des Amours , des Graces & des Jeux ,
La volupté , Bacchus , aujourd'hui tout m'engage
A reprendre de nouveaux nœuds.

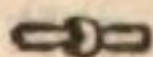
(1) C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.



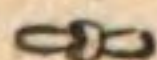
Je brûle pour Glycère, & sa beauté m'enchantee
Sa folâtre gaieté, ses regards séduifans,
Les roses de son teint, sa blancheur éclatante,
Ont sans peine enflammé mes sens.



Vénus & tous ses feux ont passé dans mon ame:
Elle a choisi mon cœur pour être son séjour:
Et ce cœur, consumé par sa brûlante flamme,
Servira de temple à l'Amour.



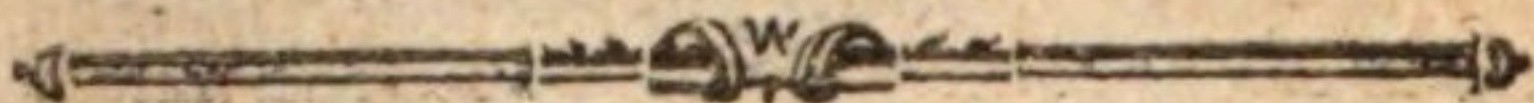
Dans les transports charmans de mon ardeur
nouvelle,
Je ne puis me livrer qu'à mes tendres desirs;
Et désormais ma Lyre, aux sons guerriers rebelle,
Ne chantera que les plaisirs.



Viens, Glycère: il est tems d'appaiser la Déesse;
Rendons-la, s'il se peut, favorable à nos vœux:
Et qu'un lit de gazon dans notre douce ivresse,
Nous serve d'Autel à tous deux.

M. RICOLEY DE JUVIGNY.





O D E I V.

A V É N U S.

O V É N U S , Reine de Gnide & de Paphos ,
abandonne ton île chérie de Chypre. Transporte-
toi dans la maison délicieuse de Glycère. Elle
t'invoque & brûle sans cesse de l'encens en ton
honneur. Que le tendre Amour , les Graces
sans ceinture , les Nymphes & Mercure , y
volent sur tes pas , ainsi que la jeune Hebé , sans
toi toujours moins charmante.



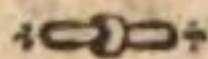
O D E V.

A C H L O É.

T U me fuis , Chloé , avec la vitesse d'un
Faon égaré , qui cherche sur les montagnes es-
carpées sa mère timide. Le vent , les arbres ,
tout lui cause de vaines frayeurs. Au retour du
Printems , soit que les lézards se glissent dans
un buisson , soit que le zéphire agite les feuilles
nouvelles , son cœur palpite , & ses genoux
fléchissent (1). Reprends tes esprits , Chloé ,

(1) Je crois que la Fontaine a voulu imiter
cet endroit , dans sa Fable du Lièvre & des

je ne te poursuis pas pour te dévorer , comme
le pourroit faire un Tigre cruel , ou un Lion
terrible. Cesse enfin de fuivre les pas de ta
mère : Tu es dans l'âge de goûter les plaisirs de
l'Amour.



Jeunes Beautés , profitez du bel âge ,
Suivez le doux penchant de vos cœurs amoureux ,
Rendez-vous , formez de doux nœuds :
Que servent les beaux jours , si l'on n'en fait
usage ?

Qui fuit un aimable esclavage ,
S'éloigne du seul bien , qui doit nous rendre
heureux.

Jeunes Beautés , profitez du bel âge ,
Suivez le doux penchant de vos cœurs amoureux.

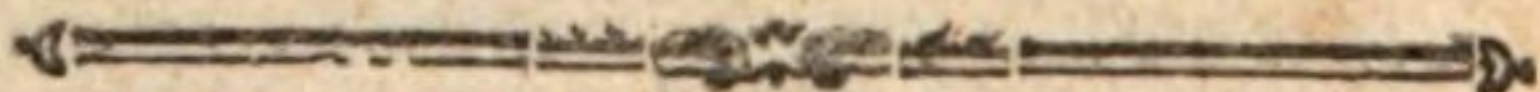
D U C H É.

Grenouilles. Le Fabuliste me paroît l'emporter
sur son modèle : sa gradation est plus sensible ,
plus marquée :

Il étoit douteux , inquiet :
Un souffle , un ombre , un rien , tout lui don-
noit la fièvre :

Voilà comme les grands Poètes imitent : en
imitant ils deviennent eux-mêmes des modèles.

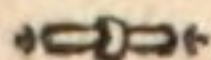




ODE VI.

A TIBULLE.

NE te livre point à une douleur immodérée ,
 par le souvenir des rigueurs de la cruelle Gly-
 cère : cher Tibulle , cesse de soupirer de
 plaintives Elégies , parce qu'un rival plus jeune,
 charme & captive ton infidelle. Lycoris au
 petit front , brûle pour Cyrus , & Cyrus ne
 respire que pour la rebelle Pholoé. Mais les
 chèvres vivront plutôt avec les loups cruels ,
 que Pholoé réponde à ce honteux amour. Ainsi
 l'ordonne Vénus , qui , par un jeu barbare ,
 foumet à un joug d'airain des Amans qui ne
 peuvent jamais se convenir. Dans le tems que
 Vénus m'étoit favorable , l'affranchie Myrtale
 me retenoit dans ses fers. Combien je les ché-
 rissois ! Cette Myrtale est plus inconstante que
 les flots de la mer Adriatique.



O rigoureux Amour , que les feux que tu verses
 Font dedans nos esprits de brûlures diverses !
 Je discours quelquefois sur tes faits inconstans :
 Mais plus je les recherche , & moins je les
 entends.

Myrthis de mon amour ouvertement soupire ,

Je brûle pour Délon ; Délon aime Thamire :
Lui des traits de Myrthis , se sent vivement
point :

Myrthis belle à tout autre à mes yeux ne l'est
point.

Voilà comme un enfant de nos flammes se
joue.

l'Abbé D E S P O R T E S.



ODE VII.

A LA FONTAINE DE BLANDUSIE.

BE L L E Fontaine de Blandusie , plus brillante que le cristal , tu mérites de douces libations de vin , couronné de fleurs. Demain je t'immolerai un chevreau , dont le front est armé de cornes naissantes. Envain il se prépare aux amours & aux combats. Il doit rougir bientôt de son sang tes flots argentés. Les feux brûlans de la canicule ne peuvent pénétrer jusqu'à toi. Dans tous les tems tu procures une fraîcheur délicieuse aux taureaux fatigués du labour , & aux troupeaux errans dans la plaine. Tu deviendras une des plus célèbres Fontaines , si je chante dans mes vers les chênes touffus qui ombragent les rochers , d'où jaillissent en murmurant tes eaux limpides.

ODE VIII.

HORACE ET LYDIE.

H O R A C E.

LORSQUE tu m'aimois , & que nul autre que moi n'enlaçoit ses bras autour de ton col d'albâtre , je vivois alors plus heureux qu'un puissant Monarque.

L Y D I E.

Tandis que tu brûlois pour moi seule , & que Lydie l'emportoit dans ton cœur sur Chloé , ma gloire étoit plus éclatante que celle d'Ilie , mère des Romains (1).

H O R A C E.

Chloé captive aujourd'hui tous mes sens ,
Chloé qui fait marier sa douce voix aux sons

(1) Rhéa Sylvia étoit fille de Numitor. Amulius son oncle la fit renfermer fort jeune avec les Vestales. Malgré cette précaution , elle donna naissance à Rémus & Romulus , & soutint que Mars étoit leur père , quoiqu'ils ne fussent que les fils de quelque Prêtre fourbe & insinuant ; mais il falloit bien que le fondateur de Rome eut une origine céleste.

touchans du luth. Je ne balancerois pas à mourir pour elle , si les destins vouloient à ce prix épargner ses jours.

L Y D I E.

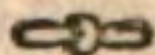
Je brûle pour Calais , fils d'Ornithus ; il brûle pour moi des mêmes feux : je mourrois mille fois , pour conserver les jours de mon amant.

H O R A C E.

Mais si notre ancien amour alloit renaître , & que Vénus nous soumit encore à son joug impérieux ? Si j'oubliois la blonde Chloé ? Lydie que j'ai négligée , voudroit-elle de nouveau partager ma flamme ?

L Y D I E.

Quoique Calais soit plus beau que le jour & que tu sois plus léger que le vent , & plus prompt à t'irriter que les flots de la Mer Adriatique , j'aimerois mieux encore vivre & mourir avec toi.



Cette Ode est un chef-d'œuvre de délicatesse , & comme dialogue , elle est peut-être unique. Je l'ai traduite d'autant plus volontiers , qu'elle me fournit l'occasion de mettre sous les yeux du Lecteur , deux excellentes Traductions , chacune dans leur genre , l'une de M. le Duc de Nivernois , & l'autre de M. Rigoley de

Juvigny , ainsi qu'une Imitation heureuse , &
des plus agréables par le célèbre Rousseau dans
le Devin du Village.



HORACE ET LYDIE.

H O R A C E.

Plus heureux qu'un Monarque au faite des gran-
deurs ,

J'ai vu mes jours dignes d'envie :
Tranquilles , ils couloient au gré de nos ardeurs ;
Vous m'aimiez , charmante Lydie.

L Y D I E.

Que mes jours étoient beaux quand des soins les
plus doux

Vous payiez ma flamme sincère !
Vénus me regardoit avec des yeux jaloux :
Chloé n'avoit pas su vous plaire.

H O R A C E.

Par son luth , par sa voix , organe des amours ,
Chloé seule me paroît belle :
Si le destin jaloux veut épargner ses jours ,
Je donnerai les miens pour elle.

L Y D I E.

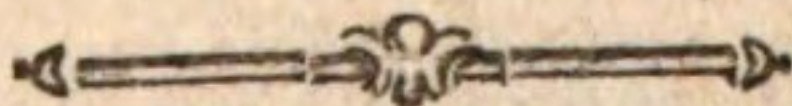
Le jeune Calaïs , plus beau que les Amours ,
Plait seul à mon ame ravie ;
Si le destin jaloux veut épargner ses jours ,
Je donnerai deux fois ma vie.

H O R A C E.

Quoi , si mes premiers feux ranimant leur ardeur
 Etouffoient un amour fatale :
 Si perdant pour jamais tous les droits sur mon
 cœur ,
 Chloé vous laissoit sans rivale ? . . .

L Y D I E.

Calais est charmant ; mais je n'aime que vous :
 Ingrat , mon cœur vous justifie.
 Heureuse également , en des liens si doux ,
 De perdre ou de passer la vie !

M. le Duc DE NIVERNOIS.

H O R A C E E T L Y D I E.

H O R A C E.

Tant que tu m'as aimé lorsque j'avois ta foi ,
 Que je possédois seul & ton cœur & tes charmes,
 Mes jours s'écouloient sans alarmes ;
 Le bonheur étoit fait pour moi.

L Y D I E.

Tant que tu fus fidelle à ta chère Lydie ,
 Que Chloé n'avoit point encor soumis ton cœur ;
 J'étois au comble du bonheur ,
 Et les Dieux me portoient envie.

H O R A C E.

Par son luth, par sa voix, Chloé fait m'attendrir :
 Elle seule à présent tient mon ame asservie :
 Pour elle s'il falloit ma vie,
 Je ne craindrois pas de mourir.

L Y D I E.

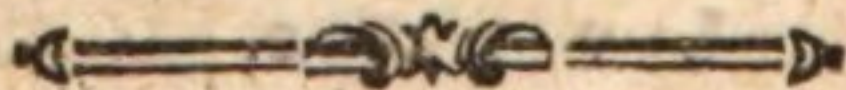
J'adore Calais , & Calais m'adore :
 Je mourrois mille fois pour mon cher Calais ,
 Si les Dieux vouloient à ce prix ,
 Joindre à ses jours les miens encore.

H O R A C E.

Mais si des plus beaux feux le fidelle retour ,
 De la tendre Lydie alloit finir les peines !
 Si de Chloé brisant les chaînes ,
 Je te rendois tout mon amour ! . . .

L Y D I E.

Du charmant Calais, envain l'ardeur m'est chère ;
 Malgré ton inconstance, il est plus doux pour moi
 De t'aimer toujours , de te plaire ,
 De vivre & mourir avec toi.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

C O L E T T E.

Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire ,
 Mon sort combloit mes desirs.

C O L I N.

Quand je plaïsois à ma Bergère ,
Je vivois dans les plaisirs.

C O L E T T E.

Depuis que son cœur me méprise ,
Un autre a gagné le mien.

C O L I N.

Après les doux nœuds qu'elle brise ,
Seroit-il un autre bien ? . . .

.
.

C O L I N.

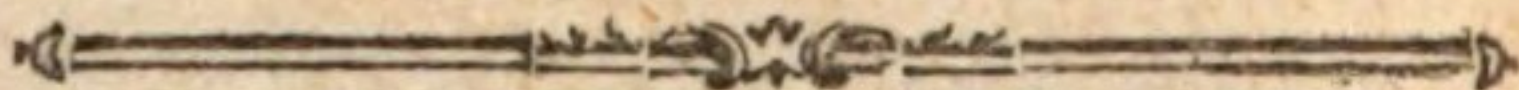
Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me sont offerts,
J'eusse encore préféré Colette
A tous les biens de l'Univers.

C O L E T T E.

Quoiqu'un Seigneur jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'amour ,
Colin m'eût semblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

J. J. ROUSSEAU



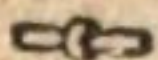


O D E I X.

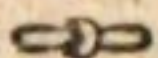
A L Y C É.

L Y C É , les Dieux ont écouté mes prières ;
ils ont enfin exaucé mes vœux. Te voilà vieille,
& tu veux encore paroître aimable. Tu as
l'impudence de folâtrer , & de boire sans
retenue , & lorsque tes esprits sont troublés
par le vin , tu appelles l'Amour , sourd à tes
chants désagréables. Ce Dieu se tient mainte-
nant sur les joues de roses de la charmante
Chio , qui touche si bien des instrumens. Il ne
s'arrête point sur les chênes vieux & arides.
Tes dents , tes rides , tes cheveux blancs le
mettent en fuite. La pourpre , ni les pierres
précieuses ne feront renaître nos jours écoulés ,
& inscrits dans les fastes. Hélas ! que sont
devenus tous ces charmes , ce teint brillant ,
cette aimable vivacité ! Que te reste-t-il ,
hélas ! de cette Lycé , de cette belle Lycé qui
ne respiroit que l'amour. Sa beauté avoit ravi
mon cœur. Après la jeune Cynare , tu l'empor-
tois sur toutes les autres par tes charmes & par
tes attraits. Les destins n'ont accordé à Cynare
qu'un petit nombre d'années , tandis qu'ils laisse-
ront vivre Lycé , autant qu'une vieille cor-
neille , afin que les jeunes Romains ne puissent

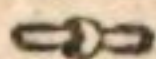
voir, sans éclater de rire, ce squelette dé-
charné.



Enfin mes vœux sont exaucés ,
Lyce , tes beaux jours sont passés :
Tu deviens laide & contrefaite :
Le tems ton visage a changé :
Et ce qui me rendra mieux vengé ,
Tu fais la jeune & la doucette. . . .



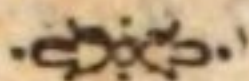
Amour , du Printems compagnon ,
Est un enfant , c'est un mignon
Qui se plaît au frais des herbages :
Parmi les fleurs il tend ses rêts ,
Et fuyant les vieilles forêts ,
Fait son nid aux jeunes bocages. . . .



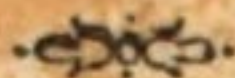
Las , hélas ! que sont devenus
Tant d'Amours , & tant de Vénus ,
Qui troubloient mon ame charmée ,
Chauds regards , propos ravissans ,
Feints soupirs , poignantes douceurs ,
Tous vos feux sont moins que fumée.



Après l'ane unique en beauté ,
Le nom de Lyce étoit vanté :
Mais l'ane avoit l'ame naïve ,
Et n'aimoit point à décevoir ,
Où Lyce toujours s'est fait voir
Mauvaise , inconstante & lascive.



C'est pourquoi les destins amis ,
 Peu de jours à l'ane ont permis ,
 Et l'ont d'entre nous retirée ,
 Avant que sa jeune vigueur
 De l'âge éprouvât la rigueur ;
 Et mille Amans l'ont soupirée.



Mais les Dieux qui ne t'aiment pas ,
 Lyce , te font vivre ici bas ,
 Autant qu'une vieille corneille ,
 Afin que l'Amant s'effrayant ,
 Voye sa faute en te voyant ,
 Surpris de honte & de merveille.

L'Abbé DESPORTES.



VEILLÉE



VEILLÉE

DES FÊTES

DE VÉNUS.



Qu'ici chacun chante
L'aimable Printems.
Tout plaît, tout enchante :
Tout pare nos champs.
La terre est riante,
Profitions du tems.

Tout le monde connoît le *Pervigilium Veneris*, *Veillée des Fêtes de Vénus*. L'Auteur de ce petit Poëme Latin est absolument inconnu. On l'avoit faussement attribué à Catulle. Le célèbre Pierre Pithou, Magistrat distingué par sa rare probité, & par sa vaste érudition, & Claude Saumaïse, l'ont arraché à l'oubli dans lequel il étoit plongé depuis quelques siècles.

Plusieurs Commentateurs se sont exercés sur ce Poëme. Nous avons suivi de préférence l'Édition du Père Sanadon, & nous renvoyons à ses excellentes notes. Voici comme ce Père s'exprime , en parlant de cette pièce Latine ; « Malgré toutes les beautés qui en » rehaussent le prix , on n'y trouve point cette » majestueuse & élégante simplicité des Écrivains du beau siècle. Parmi les pensées délicates & ingénieuses qui y éclatent , on » remarque je ne fais quelle affectation d'esprit , qui se sent un peu de la décadence du » bon goût. Quelque brillante , & quelque fleurie que soit l'élocution , la latinité n'en » est pas toujours exquise. il est étonnant » qu'un Poëte , & un Poëte Païen , ait fait » une pièce aussi mignone , pour une fête si » galante ; sans qu'il lui ait rien échappé , qui » puisse alarmer la pudeur. Combien de » Poëtes de nos jours n'auroient pas eu la » même réserve ? le Poëte a employé » tout ce qui pouvoit y donner du prix. La » Physique , la Fable , l'Histoire , la Poésie » lui ont fourni des ornemens qu'il a su placer » à propos. Rien n'y est inutile. Tout va

DES FÊTES DE VÉNUS. 27

» au même but. Vénus y tient par - tout la
» première place , & les accompagnemens qu'on
» lui donne ne servent qu'à décorer son triom-
» phe. Elle est le principe de toutes les pro-
» ductions de la nature : le Printems lui doit
» ses graces naissantes : elle réunit les trou-
» peaux qui sont les richesses des Bergers : elle
» anime les oiseaux à former leur tendre ramage :
» elle fertilise les terres : elle fait le bonheur
» des hommes , & la gloire de l'Empire Ro-
» main. Enfin Vénus est ici représentée comme
» la Reine du monde ; mais une Reine bien-
» faisante , qui ne fait sentir son pouvoir ,
» que par les trésors & les beautés qu'elle
» répand avec profusion , dans toutes les parties
» de ce vaste univers. Tel est le tableau ra-
» courci que je présente de la pièce qu'on va
» lire , & je ne crains point qu'on me reproche
» de l'avoir flatté ».

Ce Poëme a déjà été traduit plusieurs fois en
Français. Nous avons cru cependant pouvoir ,
sans témérité , nous exercer sur le même sujet.
Chaque Traducteur a sa manière de voir ,

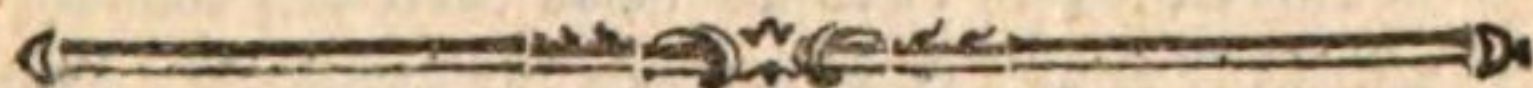
28 *VEILLÉE DES FÊTES DE VÉNUS.*

de sentir , & de traduire. Il peut exister en même tems deux bonnes traductions (& plus souvent encore deux mauvaises) du même Ouvrage. Nous attendons le jugement du Public.





VEILLÉE
DES FÊTES
DEVÉNUES.



Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain , & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé
Suive encor l'amoureux empire. (1)

DÉJÀ le Printems est de retour. Les bocages retentissent de chants harmonieux. Le printems fait renaître toute la nature. Le Printems ramène les amours. Les oiseaux enflammés s'unissent.

(1) Ces quatre vers de Dançhet dans *Aréthuse* , sont précisément la traduction littérale des deux vers Latins , qui servent de refrain dans cette pièce : Nous n'y avons fait qu'un léger changement dans le second qu'on lit ainsi :

Aujourd'hui s'enflamme & soupire.

Les pluies fécondes raniment la verdure , & les bois se couronnent de feuillage. Demain sous des berceaux de myrthe Vénus rassemblera les amours. Demain sur un trône de fleurs , elle dictera ses loix.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain , & soupire ;
Que le cœur qui s'est enflammé
Suive encor l'amoureux empire.

C'est dans cette saison charmante que du sang d'un Dieu , & de l'écume de la mer , l'Océan produisit Vénus , & la montra sur les flots , au milieu d'une troupe de Néréïdes , & de Monstres Marins.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain , & soupire ;
Que le cœur qui s'est enflammé ,
Suive encor l'amoureux empire.

C'est Vénus qui colore les fleurs. Elle embellit le Printems. C'est elle qui échauffe dans son sein les douces haleines des Zéphirs , & répand ses bienfaits sur les campagnes. Elle-même distille cette rosée brillante , produite par la fraîcheur des nuits ; & le matin elle en humecte les tendres boutons de rose , nés du sang d'Adonis.

Que le cœur qui n'a point aimé
 S'enflamme demain , & soupire :
 Que le cœur qui s'est enflammé ,
 Suive encor l'amoureux empire.

Vénus commande aux Nymphes de se rassembler dans des bosquets de myrthe. L'Amour doit être avec elles : mais on doit craindre , s'il porte ses armes , qu'il n'ait un autre dessein , que celui de s'amuser. Allez , Nymphes , allez sans crainte. Il quitte ses armes ; il ne veut que folâtrer. Sa mère lui ordonne d'être nud , & désarmé , de peur qu'il ne vous blesse avec son arc , ses flèches , ou son flambeau. Cependant , Nymphes , tremblez. L'Amour est si beau . . . Quoique nud , quoique désarmé , Cupidon n'en est pas moins redoutable.

Que le cœur qui n'a point aimé
 S'enflamme demain , & soupire :
 Que le cœur qui s'est enflammé ,
 Suive encor l'amoureux empire.

Diane , de jeunes filles , chastes comme vous , viennent de la part de Vénus , pour vous engager à vous éloigner pendant ces fêtes , afin que les bois ne soient pas teints du sang de leurs hôtes. Vénus elle-même feroit venue vous en prier , si votre pudeur lui eut laissé l'espérance de vous fléchir. Elle désireroit que vous pussiez

partager nos divertissemens , s'il étoit décent qu'une chaste Déesse y parût. Vous verriez pendant trois nuits une troupe de jeunes filles , couronnées de fleurs , livrées aux plaisirs , se partager en différens cœurs , se répandre dans vos bois , & voler de bosquets en bosquets. Cérès , Bacchus , & le Dieu de la Poésie assisteront à ces fêtes ; & , si vous le permettez , nous passerons les nuits entières à chanter. Déesse , éloignez - vous : Vénus aura l'empire des forêts.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain , & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé ,
Suive encor l'amoureux empire.

La Déesse veut qu'on lui élève un Trône , formé des fleurs odorantes du Mont - Hybla. Les Graces siégeront à ses côtés ; elle dictera elle-même ses loix. Collines du Mont-Hybla produisez une riche moisson de fleurs ; offrez toutes celles qui embellissent les campagnes de l'Etna. Prodiguez aujourd'hui tous les trésors des autres saisons. Les Nymphes champêtres , les Naïdes , les Napées , & les Oréades se trouveront à cette fête. Vénus veut qu'elles soient assises autour de son trône. Elle a prévenu ces jeunes Nymphes , de ne point se fier à l'Amour , quoique désarmé.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain , & soupire ;
Que le cœur qui s'est enflammé ,
Suive encor l'amoureux empire.

L'air , qui le premier s'est uni avec la terre , pour embellir le Printems , couvrira demain d'une ombre salulaire , les fleurs desséchées par les frimats. Des pluies fertiles ont déjà humecté le sein de cette tendre épouse. Mêlées à ce vaste corps , elles vont développer & nourrir toutes ses productions. Vénus pénètre d'un souffle vivifiant l'ame , & les différentes parties qui composent cet univers (1). Elle l'entretient, & le gouverne par une puissance secrète. Elle féconde l'air , la terre , & les abîmes des mers. Elle veut que tous les êtres sachent se reproduire.

(1) Les vers suivans sont très-beaux. M. Malfilâtre s'adresse à Vénus avec une douce & tendre énergie :

La paix te fuit : les flots séditieux ,
En te voyant , retombent & s'appaient :
L'Aquilon fuit ; les tonnerres se taisent ,
Et le soleil revient plus radieux ,
Dorer l'azur dont se peignent les Cieux :
A ton aspect la nature est émue :
En rugissant le Lion te salue :

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain , & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé ,
Suive encor l'amoureux empire.

Vénus transporta dans le Latium les Dieux
Pénates des Troyens : fit épouser la jeune Lavi-
nie à son fils Énée , & livra ensuite au Dieu
Mars la Vestale Ilie. C'est elle qui unit les
Romains avec les Sabines , alliance d'où sont
sortis le Peuple & les Chevaliers, Les Sénateurs,
& les Césars descendus de la Déesse succédè-
rent à Romulus.

L'Ours en grondant t'exprime ses plaisirs ;
L'oiseau léger te chante dans la nue ;
Et l'homme enfin , par la voix des soupirs ,
Te rend hommage , & t'offre ses desirs.
Rien ne t'échappe , & l'abîme des ondes
S'embrase aussi de tes flammes fécondes ;
Et sous tes traits , sous tes brûlans éclairs ,
Pleins d'allégresse en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monstres des Mers.
C'est toi , par qui sont les Etres divers ,
C'est toi , Vénus , qui rajeunit les mondes ,
Et dont le souffle anime l'Univers.
L'Olympe même éprouve ta puissance....

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain , & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé ,
Suive encor l'amoureux empire.

Vénus rend les campagnes fertiles. Tout y
ressent sa présence. On dit que l'Amour est né
au milieu des champs. Cette Déesse l'enfanta
parmi les fleurs , & le jeune Dieu fut nourri
de leurs suc les plus délicieux.

Que le cœur qui n'a point aimé,
S'enflamme demain , & soupire ;
Que le cœur qui s'est enflammé ,
Suive encor l'amoureux empire.

Déjà les taureaux sont couchés sur les genêts :
les brebis bêlantes sont à l'ombre des feuillages.
L'Amour rassemble chaque troupeau. Excités
par Vénus , les oiseaux répètent sans cesse
leurs concerts mélodieux. Les étangs retentissent
des cris aigus des cygnes. La fille de Térée
chante à l'ombre des peupliers. On diroit qu'elle
soupire ses amours dans ses chants , & qu'elle
ne plaint pas sa sœur , d'avoir eu un mari
barbare. Elle chante : je dois donc l'imiter.
Apollon m'est favorable : si ma Muse , au
retour du Printems , demeueroit muette , ce
Dieu me dédaigneroit pour toujours. C'est

36 *VEILLÉE DES FÊTES DE VÉNUS.*

ainsi que périrent les habitans d'Amycles (1) ,
pour avoir voulu garder le silence.

(1) Amycles , ville d'Italie. Elle ne subsiste plus aujourd'hui. Ses Magistrats , voulant éviter les terreurs paniques , avoient ordonné de ne point avertir de l'approche de l'ennemi. L'ennemi vint : on garda un profond silence ; la ville fut prise , & entièrement détruite.





POÉSIES

DE DIFFÉRENS AUTEURS.



C'est un parterre , où Flore épand ses biens ;
Sur différentes fleurs l'Abeille se repose ,
Et fait du miel de toute chose.

LA FONTAINE.



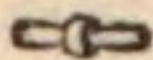
S U R L Y C O R I S.

LYCORIS fit présent à Battus d'une Rose
délicieuse. L'incarnat de ses joues devint alors
si vif & si charmant , qu'il sembloit que c'étoit
une Rose qui offroit une Rose. Pourquoi ne
suis-je pas digne , s'écrie Battus en soupirant ,
de posséder cette Rose enchanteresse qui m'en
présente une autre.

GUARINI.

*SUR LE MÉPRIS DES RICHESSES.*

JE ne désire ni trésors , ni richesses immenses. Je dédaigne le Sceptre des Rois , & les honneurs du triomphe. Je ne suis point tenté de voir des armées rangées en bataille. Je veux vivre agréablement au milieu des tendres Amours. Ma Maîtresse fait tout mon bonheur. Goûtons la volupté : cueillons en badinant la fleur des plaisirs. Je veux parfumer mes cheveux avec des essences odorantes. Que tous mes jours s'écoulent au milieu des ris & des jeux. Que tous mes instans soient consacrés aux Graces & aux Amours.

CRINITUS.

Egayons ce reste de jours
Que la bonté des Dieux nous laisse ;
Parlons de plaisirs & d'amours :
C'est le conseil de la sagesse.

CHAULIEU.

 MONOLOGUE D'AMARILLIS.

O MIRTIL, mon cher Mirtil, si tu pouvois lire dans le cœur de l'Amante infortunée, que tu nommes cruelle; je fais que tu aurois à son égard cette tendresse & cette pitié que tu veux exiger d'elle. Que nous sommes malheureux dans notre amour! En effet, quel bonheur pour toi d'être aimé, ô mon cher Mirtil, & quel avantage pour moi, d'avoir un Amant si chéri! Pourquoi nous désunis-tu, cruel destin, si l'amour nous enchaîne? Et toi fatal Amour, pourquoi nous unis-tu, si le destin nous sépare? Hôtes des forêts, que vous êtes heureux! La nature ne vous a prescrit d'autre loi dans vos amours, que celle de l'amour même (1). Loi humaine, quelle est donc ta rigueur? Tu punis de mort l'Amour le plus parfait: loi barbare,

- (1) Clairs ruisseaux, coulez dans la plaine;
 Soupirez, aimables zéphirs:
 Il n'est point de loi qui vous gêne;
 L'innocence est de tous vos plaisirs;
 Et toujours l'Amour qui vous mène,
 Vous conduit où tendent vos desirs.

D U C H É.

tu contraries la nature. Mais , que dis-je , infortunée ! Ah ! l'Amant qui craint la mort , aime bien foiblement. Plût au Ciel , ô mon cher Mirtil , que la mort fût la seule peine pour les cœurs livrés à l'Amour ! O pudeur , loi inviolable , je te consacre , je te sacrifie tout mon amour , & je l'étouffe courageusement. Pour toi , mon cher Mirtil , pardonne à ton Amante , qui n'est cruelle , que lorsqu'elle ne peut te montrer toute sa tendresse. Pardonne à l'infortunée Amarillis. C'est au fond de son cœur qu'elle cache toute sa tendresse pour toi.

G U A R I N I.



D É P I T A M O U R E U X.

J E suis encore enflammé , cruelle , mais je ne t'adore plus , indigne & perfide Amante d'un Amant si fidèle. Tu n'auras plus lieu désormais de te moquer de mon tourment. Mon cœur est guéri , & si je suis encore enflammé , ingrante , ce n'est plus d'amour : je n'ai pour toi que du mépris.

Le même.

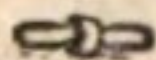
Ce Madrigal du Guarini semble avoir fourni l'idée d'une Ode charmante par sa tournure & sa

délicateffe , elle est du célèbre Métastasio. L'Abbé Desfontaines l'a traduite en François. Nous allons joindre ici cette traduction qui est très-bien faite & très-agréable.

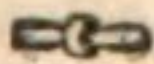
LA LIBERTÉ,

OU LA PARFAITE INDIFFÉRENCE.

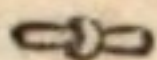
GRACES à tes tromperies, Nicé, je respire. Les Dieux enfin ont eu pitié d'un malheureux : enfin mon ame se sent délivrée de ses liens. Pour cette fois , ma liberté n'est pas un songe.



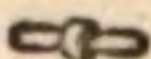
Mon ancienne ardeur est éteinte. Je suis si tranquille , que chez moi l'amour ne trouve point de dépit pour se masquer. Quand on prononce ton nom , Nicé , je ne change plus de visage ; & quand je te regarde , mon cœur n'est plus ému.



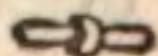
Je dors , & je dors sans te voir en songe. A mon réveil tu n'es plus le premier objet de ma pensée. Je m'éloigne de toi sans désir de te revoir : Je te revois sans plaisir & sans peine.



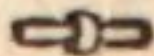
Je parle de tes charmes sans rien sentir. Je me rappelle tes injustices , sans en être piqué. Tu t'approches de moi , sans que j'en sois confus. Je puis , même avec mon rival , m'entretenir de ta beauté.



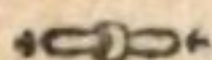
Regarde - moi d'un œil fier & dédaigneux : parle-moi avec un air de bonté & de douceur : l'un & l'autre m'est égal. Ta bouche n'a plus d'empire sur mes sens ; tes yeux ne savent plus le chemin de mon cœur.



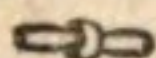
Que je sois gai , que je sois triste , ma gaieté ou ma tristesse n'est plus ton ouvrage. Les bois , les collines , les prairies me plaisent sans toi ; & je m'ennuie avec toi dans un ennuyeux séjour.



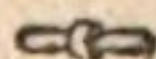
Vois si je suis sincère. Tu me sembles encore belle ; mais tu n'es plus pour moi une beauté sans pareille. Je vois même sur ton charmant visage (que le vrai ne t'offense point) quelques défauts , que je prenois pour des agrémens.



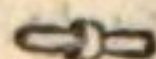
Quand je brisai ma chaîne (je l'avoue à ma honte) je crus sentir mon cœur se briser : je crus que j'allois mourir. Mais pour sortir d'esclavage, pour n'être plus maltraité, pour devenir maître de son sort , que ne souffre-t-on pas ?



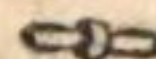
L'oiseau , pour se débarrasser des gluaux qui l'enchaînent , sacrifie quelques plumes. Il tarde peu à les recouvrer ; & instruit par l'expérience , il ne tombe plus dans le piège.



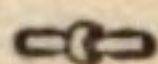
Tu crois peut - être , Nicé , que je t'aime encore , parce que je dis souvent que je ne t'aime plus. Je parle , suivant cet instinct naturel , qui fait parler des dangers qu'on a courus.



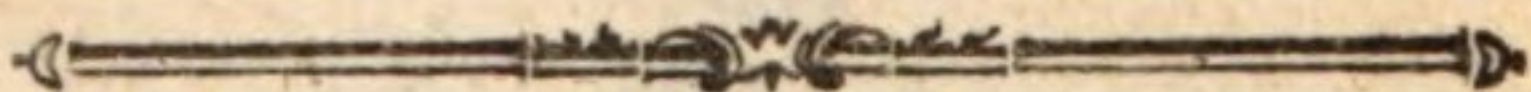
Le Guerrier raconte les actions périlleuses où il s'est trouvé : il se plaît à faire voir ses cicatrices. L'esclave devenu libre montre avec plaisir la chaîne barbare qu'il a portée.



Je parle donc ; mais ce n'est que pour me satisfaire. Je parle , sans me soucier que tu me croyes , sans me soucier que tu m'approuves , & sans m'informer , si en parlant de moi , tu es tranquille.

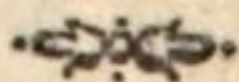


J'abandonne un cœur volage : tu perds un cœur sincère. J'ignore qui de nous se doit consoler le premier. Mais je sai que Nicé ne trouvera jamais un Amant aussi fidèle , & qu'il est aisé de trouver une Maîtresse aussi perfide.

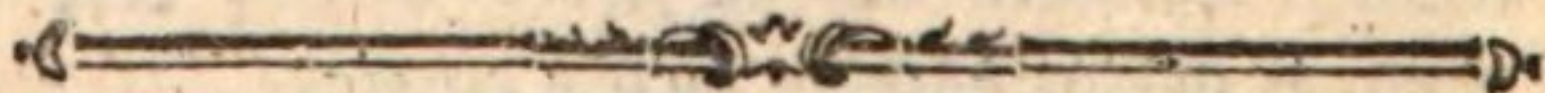


SUR LA FRAGILITÉ DE LA BEAUTÉ.

JEUNE Nymphé , cueille des Roses , pendant qu'elles sont fraîches & nouvelles , & que tu es dans l'âge tendre des plaisirs : mais souviens-toi que tes jours passent aussi rapidement , que l'éclat & la beauté des fleurs.



Vous aurez le destin
De ces fleurs si fraîches , si belles ;
Comme elles vous plaisez , vous passerez comme
elles.

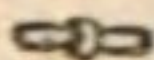


SUR CLORIS.

LE jour approche , où mon cruel destin va changer. Je reverrai bientôt ce teint qui efface l'éclat des plus brillantes fleurs. Bientôt je fixe-

rai ces beaux yeux , qui enchantent délicieusement mon cœur. Je m'imagine déjà la rejoindre , & lui dire : ô ma fidèle Cloris ! Déjà je crois l'entendre répondre : ô mon cher Tircis ! Que de tendres soupirs nous formerons ensemble , en lisant dans nos yeux l'amour qui nous enflamme. Où est , me dira-t-elle , ce brasselet de mes cheveux , que je te donnai à ton départ ? ... Regarde , ma Bergère , regarde , je le porte à mon bras. Nous nous dirons l'un à l'autre les peines que nous avons souffertes , pendant cette cruelle absence. Amour , en ces instans approche , & sois témoin d'un bonheur dont tu n'as pas encore d'idée.

JEAN-BAPTISTE ZAPPI D'IMOLE.



Tendres cœurs , qu'agite l'orage ,
Vous pourrez trouver un beau jour ;
On ne sauroit faire naufrage
Quand on est guidé par l'Amour.
Tôt ou tard , une ame constante ,
En aimant , goûte un heureux sort :
C'est quelquefois par la tourmente ,
Que l'on est conduit dans le port.

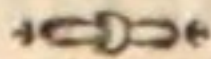
DANCHET,



PLAINTE DU BERGER NADASTE.

DE S T I N toujours funeste , fort cruel : je suis donc forcé d'habiter une contrée si déserte : nul Berger ici pour répondre à mes chants : nulle Bergère pour partager ma peine. Malheureux que je suis , mon infortune retombe sur mon troupeau : il est maigre & languissant. . . . C'est ainsi que racontoit ses malheurs , le long des belles rives de l'Arno , le triste & mécontent Nadašte : il cessa de parler , accablé de douleur ; brisa sa houlette , & jetta sa flûte au milieu des eaux.

l'Abbé RANIERI ZUCCHETTI.



Paisibles ennemis du jour ,
 Arbres épais , retraites sombres ,
 Cachez dans l'horreur de vos ombres ,
 Mon désespoir & mon amour :
 Une indifférence cruelle ,
 Fait naître ma douleur mortelle :
 Je vois ce que j'adore , insensible à mes feux ;
 Et mon cœur trop constant , en cessant d'être
 heureux ,
 Ne peut cesser d'être fidèle.

D U C H É.

DESCRIPTION

D'un Cupidon peint par le Parmesan (1).

CUPIDON est représenté nud & ailé : sa stature semble annoncer qu'il a quatorze ou quinze ans. Ce tendre fils de Vénus se fait lui-même un arc. On voit auprès de lui deux jeunes enfans , emblèmes admirables , l'un du plaisir , & l'autre du chagrin & du repentir. Les cheveux de l'Amour sont peints si naturellement , qu'ils paroissent flottans sur ses belles épaules. Ses yeux , par un prestige heureux de l'art , semblent étinceler. Il regarde en souriant tous ceux qui le fixent : son sourire est si doux , si tendre , si passionné , que sa bouche charmante exhale , pour ainsi dire , le plaisir & la volupté. Il se courbe sur son arc pour le tendre. Le

(1) Le Parmesan est un des Peintres le plus fameux dans le genre voluptueux & délicat. Son tableau de Cupidon étoit charmant , un vrai chef-d'œuvre. J'en ai lu la description dans le Tassoni , Auteur du Poëme intitulé le *Sceau enlevé*. Cette description du Poëte Italien, égale peut-être la beauté , & la perfection de la peinture. On voudra bien suppléer à la foiblesse de ma traduction , qui ne peut rendre qu'imparfaitement la finesse & les graces du texte Italien.

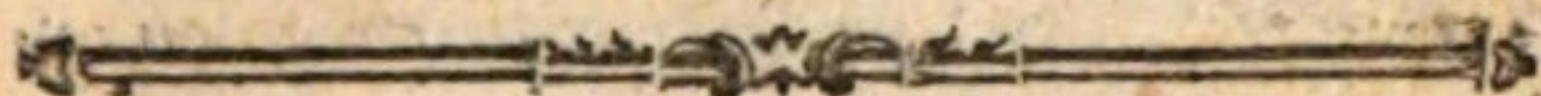
mouvement & l'action de ses mains & de ses bras , prouvent qu'il attire à lui la flèche , qu'il la balance , qu'il l'agite. La carnation est du meilleur goût , & ce portrait de Cupidon réunit à un point de perfection la tendre délicatesse, la douce mollesse de la première enfance, avec la beauté noble , mâle , suave , & cependant plus fortement prononcée de l'âge viril. Cette peinture est si naturelle , si finie que l'on suit aisément le jeu , le mouvement des nerfs & des muscles. La transparence est générale : la vue passe aisément dans toutes les parties : tout est animé , tout vit , tout respire : c'est le charmant Cupidon lui-même.



SUR LE MOINEAU DE GLYCÈRE.

LE Moineau de Glycère attaché d'entre les griffes d'un chat , languissoit & exhaloit son dernier soupir. Glycère , réchauffe sur son sein, l'oiseau glacé qui faisoit ses délices , & l'arrose de ses larmes. Leur douce chaleur le fait palpiter : une nouvelle vie circule dans ses petits membres. Il s'élance aussi-tôt de sa belle retraite , fend les airs & s'enfuit sans être apperçu. Glycère se plaint , soupire , & s'écrie : Ah , trop ingrat Moineau , tu abandonnes ainsi ta Maîtresse tandis que le souffle qui t'anime , est un présent de sa tendresse !

JEAN SECOND.



A N É É R A.

BELLE Nééra, je t'envoie ces douces violettes, & ces lis éclatans. Hier j'ai cueilli ces beaux lis, & ce matin ces tendres violettes. Les lis, dont les feuilles se flétrissent si promptement, doivent t'avertir, jeune Beauté, de la vieillesse qui t'attend. Les violettes, par leur fraîcheur printanière, te prouvent qu'il faut goûter les douceurs du bel âge. Si tu ne te hâtes de jouir, tu ne cueilleras point les fleurs du printems de la vie; mais; ô cruelle destinée! tu ne ressentiras que les glaces & les incommodités de la vieillesse.

M A R U L L É.



SUR VÉNUS ET VULCAIN.

VÉNUS plongée dans la douleur, pleuroit la mort funeste d'Adonis déchiré par un Sanglier redoutable. Vulcain s'en apperçut, & lui dit avec malignité: Déesse, pourquoi pleurez-vous? Mars n'a rien à redouter de ce Sanglier terrible.

Le même.

S O N N E T

A P H I L I S.

L'AUBE matinale ne paroïssoit pas encore ,
 & déjà j'étois assis au pied d'un frêne sauvage
 avec Philis ; tantôt écoutant ses chansons agréa-
 bles , & tantôt demandant au Ciel le retour de
 la lumière , afin de contempler voluptueusement
 mon Amante.

Tu vas voir , lui disois-je , ô ma chère
 Philis : tu vas voir comme l'Aurore sort bril-
 lante & lumineuse du sein des ondes , & com-
 ment , dès qu'elle paroît , elle efface & obs-
 curcit l'éclat des étoiles nombreuses , l'orne-
 ment de la voûte céleste.

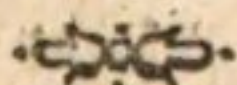
Tu verras ensuite le Soleil. L'Aurore & les
 étoiles disparoîtront à l'aspect de ce bel
 Astre , tant ses rayons sont resplendissans &
 radieux (1).

(1) Dans sa carrière féconde ,
 Le soleil sortant des eaux ,
 Couvre d'une nuit profonde
 Tous les célestes flambeaux.

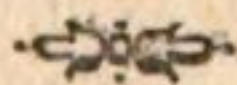
DE DIFFÉRENS AUTEURS. §1

Mais tu ne verras point , ô ma Philis , ce
que j'aurai le bonheur de voir : tes beaux
yeux vont s'entr'ouvrir , & faire disparoître le
soleil , comme cet Astre a lui-même chassé
l'Aurore & les étoiles.

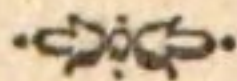
MANFREDI.



Le fameux Sonnet de Mallevillè sur la *belle
Matineuse* , quoique plus brillant pour l'expres-
sion , est plus simple & plus naturel pour les
pensées : il l'emporte aussi de beaucoup sur le
sonnet Italien. Nous allons mettre le Lecteur à
portée d'en juger lui-même.



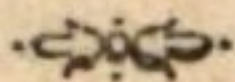
Le silence règnoit sur la terre & sur l'onde ;
L'air devenoit serein , & l'Olympe vermeil ;
Et l'amoureux zéphir , affranchi du sommeil ,
Reffuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.



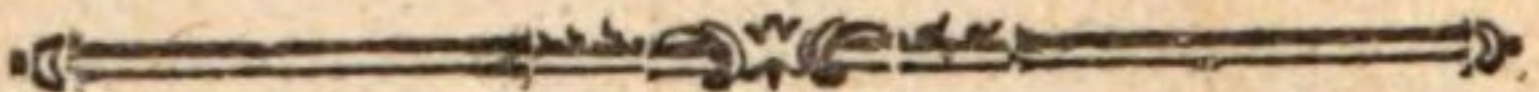
L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde ,
Et semoit de rubis le chemin du Soleil ;
Enfin , ce Dieu venoit au plus grand appareil ,
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.



Quand la jeune Philis , au visage riant ,
Sortant de son Palais , plus clair que l'Orient ,
Fit voir une lumière , & plus vive & plus belle.



Sacré flambeau du jour, n'en foyez point
jaloux ,
Vous parutes alors aussi peu devant elle ,
Que les feux de la nuit avoient fait devant
vous.



L' A M O U R F U G I T I F.

LA Déesse de Cypris cherche par-tout son
fils qui lui a été enlevé : mais ce Dieu est caché
au fond de mon cœur. Malheureux que je suis ,
que ferai-je ? Cet enfant est cruel ; sa mère est
terrible. Ils ont l'un & l'autre un pouvoir sou-
verain sur moi. Si je le cache , je fais de quels
feux me brûlera ce Dieu puissant. Si je le dé-
couvre à sa mère , il va devenir , à juste titre,
mon plus redoutable ennemi. Ajoutez encore
que Vénus n'est point une mère qui cherche
son fils pour le corriger : elle ne veut que mon
malheur , que ma perte. Puisque je suis réduit
à cette cruelle alternative , reste dans mon
cœur , volage Amour ; mais ne l'échauffe que
d'une douce flamme : tu ne pourras être plus
en sûreté dans aucune autre retraite.

S A N N A Z A R.



P O R T R A I T D' H É R O .

LA charmante Héro , issue d'un sang illustre , étoit Prêtresse de Vénus. Elle s'avance majestueusement au milieu du Temple. Un doux rayon éclatoit dans ses beaux yeux : tout son visage brilloit d'un éclat pur & voluptueux. Elle ressembloit à l'Aurore naissante. Ses joues d'albâtre offroient en même tems au - dessous de ses belles paupières tout l'éclat de la rose naissante. Vous eussiez dit que sa peau vermeille & animée , étoit une prairie couverte de roses. Lorsque cette jeune Prêtresse marchoit , sa robe éclatante laissoit entrevoir les roses de ses pieds. Un essaim de graces embellissoit tous ses traits. Les anciens Poëtes n'avoient imaginé que trois Graces : Quelle erreur ! Quand Héro vouloit sourire , mille graces animoient ses yeux enchanteurs. Vénus , il faut en convenir , avoit une Prêtresse bien digne d'elle. En effet , la beauté d'Héro effaçoit celle de toutes les autres femmes. Elle sembloit être elle-même une autre Vénus. Ses charmes firent impression sur le cœur tendre des jeunes Amans. Tous désiroient d'avoir pour épouse cette aimable Prêtresse. Héro fixoit sur elle tous les regards ; enchaînoit l'esprit & le cœur de ceux qui la voyoient marcher légèrement dans ce Temple majestueux. . . .



A N É É R A.

IL y a moins de miel dans l'Attique , d'algue sur le rivage de la Mer , de chênes sur les montagnes , de fleurs variées au printems : le triste hiver est hérissé de moins de glaçons , & l'automne est chargé de moins de grappes de raisin : les carquois des Mèdes sont remplis de moins de flèches : moins d'étoiles brillent pendant une nuit paisible : moins de poissons nagent au sein des mers : moins d'oiseaux fendent les plaines brillantes de l'air : moins de flots sont agités sur le vaste Océan : il y a moins de fables dans la Lybie : enfin tout ce calcul prodigieux & infini , ne peut égaler , ô cruelle Nééra , tous mes soupirs & tous les tourmens affreux que j'endure pour toi chaque jour !

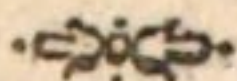
Le même.



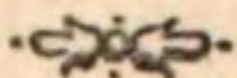
SUR UN ROSSIGNOL.

DOUX & tendre Rossignol , tu appelles par tes chants ta chère compagne. Tes sons mélodieux l'invitent à se réunir avec toi sur la même branche. Malheureux que je suis , ma voix n'est point harmonieuse , & je n'ai point comme toi des aîles pour voler. Heureux oiseau , si la nature t'a refusé la froide raison , elle t'a donné la sensibilité pour le plaisir : c'est le plus beau présent.

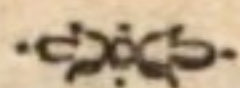
G U A R I N I.



L'Abbé de Chaulieu , dit à peu près la même chose ; mais d'une manière bien plus touchante.



Le silence & la paix règnent dans ce bocage :
Le calme de ce beau séjour
N'est troublé que par le ramage ,
Des hôtes de ce bois , qui chantent leur amour.

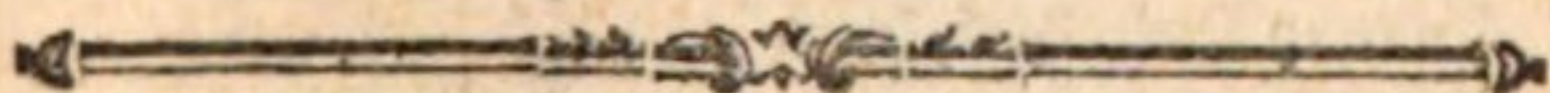


Oiseaux , dans l'ardeur qui me presse ,
Hélas ! je ne puis comme vous ,
Exprimer par mes chants l'excès de ma tendresse :
Mais seul j'ai plus d'amour , que vous n'en avez
tous.





LOISIRS D'UN POÈTE A LA CAMPAGNE.



Je fais du tendre Amour expliquer la magie ,
Des buveurs couronnés peindre la vive orgie ,
Les zéphirs se jouant dans des rameaux fleuris,
Et Vénus sur la mousse assise avec les ris.

M. B.

LES Pièces suivantes sont extraites d'un petit livre intitulé ; *Poëta rusticantis Literatum otium ; Loisirs d'un Poëte à la campagne*. On leur donne le nom de Phaleuques , ou d'Hendécasyllabes , c'est-à-dire vers de onze syllabes. Ce genre de Poésie est charmant , mais très - difficile. La douceur , l'élégance , le choix des mots , la vivacité des images & des peintures , l'euphonie tendre , délicate , voluptueuse des vers , les diminutifs , les répétitions de mots agréables & sonores , tout

doit concourir à la perfection des Phaleuques. Le Poëte ne chante que Bacchus , Vénus, l'Amour & ses transports. Pour réussir , il faut qu'il ne compose ses vers qu'au milieu des festins , des ris & des jeux , & quand son ame est entièrement livrée aux plaisirs & aux douceurs de la volupté. Bacchus & Cupidon doivent seuls l'inspirer.

Catulle & Pétrone ont employé les Phaleuques. Quelle facilité dans Catulle ! quelle finesse, quelle légèreté dans Pétrone ! Ces deux Auteurs sont les meilleurs modèles dans ce genre de Poésie ; ils n'écrivoient jamais que sous la dictée des Graces. Avec quelle douceur Catulle ne déplore-t-il pas la mort du Moineau de Lesbie ! Avec quelle vivacité il appelle à son secours les Phaleuques , pour se venger d'une ingrate ! On ne peut rien ajouter à la perfection des vers de Pétrone. Quel dommage que la Cour voluptueuse & efféminée de Néron , ait amolli & énervé tous les esprits de ce tems , & que la pudeur ne puisse lire , sans être allar-mée , la plupart des Ouvrages , composés sous le règne de cet Empereur , dont le nom est encore en exécration , depuis tant de siècles.

L'Auteur des Phlaeuques dont je donne en partie la traduction , a parfaitement saisi , & rendu l'esprit de cette Poésie. Rien de plus frais , rien de plus fini & de plus achevé que les différentes pièces dont est composé son joli recueil. Le Lecteur ne les connoîtra que très-imparfaitement d'après ma traduction. Je n'ai pu conserver , & faire sentir toute la délicatesse , toute la mollesse , tous les charmes de la Poésie Latine. Bien des personnes ignorent absolument l'existence de ces Phaleuques , qui paroissent aujourd'hui dans notre langue pour la première fois , si l'on en excepte deux pièces qui ont été traduites dans l'*Année Littéraire*. C'est la traduction de ces deux morceaux qui m'a fait naître l'envie d'en traduire un plus grand nombre. Je vais joindre ici une courte notice sur l'Auteur de ces Phaleuques.

André - François Deslandes , né à Pondichéry en 1690 , fut conduit à Paris dès sa plus tendre jeunesse ; il y fit ses études ; s'appliqua ensuite aux fonctions de la Marine , & fut successivement Commissaire à Rochefort , & à Brest, Après avoir passé la plus grande partie

de sa vie dans les emplois , il se retira à Paris ,
pour y jouir des agrémens d'une vie libre &
philosophique. Il mourut le 11 Avril 1757. Il
est Auteur de plusieurs Ouvrages , dont quel-
ques-uns font beaucoup d'honneur à son esprit ,
& à son érudition. Son Histoire critique de
la Philosophie est connue de tout le monde.

*Gaudete ô charites , Cupidinesque ,
Landesi aureolus Libellus exit ,
Quo nil tersius , elegantiusque ,*

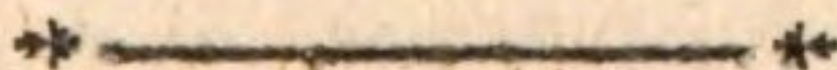




LOISIRS D'UN POÈTE.



Deus nobis hæc otia fecit. VIRG.



DÉGUISEMENT DE CUPIDON.

L'AMOUR tout orgueilleux de son arc brillant, apperçut, jouant & folâtrant ensemble, des Nymphes charmantes, des Faunes badins & légers, & tous les Dieux des campagnes riantes. Il quitte aussi-tôt sa première forme, prend la figure d'une jeune fille (1), affecte un

(1) L'Amour qui cependant s'apprête à la surprendre,

Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre :
Il parut sans flambeau, sans flèches, sans carquois :

Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.

VOLTAIRE.

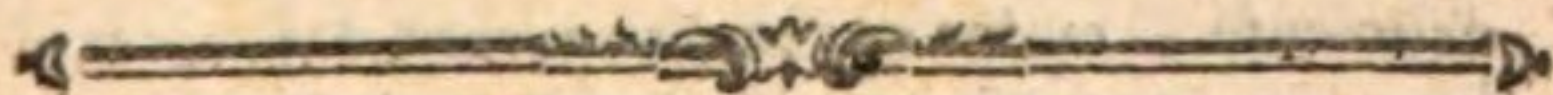
regard timide , une voix enfantine , un geste négligé , une démarche molle & voluptueuse , & se mêle à cette troupe qui le méconnoît. Tous pensent que c'est une jeune Nymphé : aucuns ne s'apperçoivent que l'on veut leur tendre des embûches ; mais le perfide Cupidon , rappelant alors toutes ses fourberies , s'approche des Faunes , les excite par un doux sourire , agace ces jeunes Nymphes par mille jeux malins , & leur dérobe les baisers les plus délicieux. Dès que cette troupe charmante , commence à ressentir les feux de l'Amour , les uns se couronnent de roses , les autres se dispersent dans les campagnes fleuries , en chantant Bacchus , toujours accompagné des ris & des jeux. Le tendre Fils de Vénus , Cupidon saisit alors un trait , & dit , en le dirigeant d'un oeil malin , lançons-le au milieu de cette troupe joyeuse ; c'est nous être assez , & même trop long-tems diverti. Il convient , jeunes Nymphes , que vous brûliez des feux dont brûlent Vénus & Jupiter ; & vous Faunes , vous devez être également enflammés. Cupidon satisfait remonte vers l'Olympe.





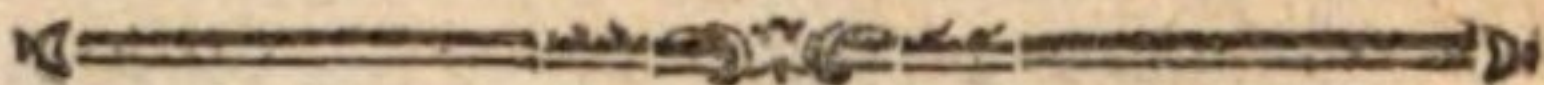
A GERRIUS.

A I M O N S & buvons , je vous en conjure , vous le tendre favori des Graces ! Aimons & buvons , pendant que la triste vieillesse est encore loin de nous , & que l'âge nous permet de nous livrer aux jeux & aux plaisirs ? En effet , que nous servira de connoître la sévère morale du farouche Cléanthe , & toutes les maximes rigides que l'on a débitées sous le Portique ? Croyez - moi , laissons toutes ces visions aux Sophistes que la raison blesse , & qui ne se repaissent que de vaines chimères. Pour nous , couple chéri des Dieux , suivons Bacchus , suivons l'Amour : aimons & buvons.



A C O T T A.

O D É L I C A T & judicieux Cotta ! Quoi , vous ne sentez rien pour la charmante Lycoris ; cette Lycoris qui enchanteroit Jupiter même ; tandis que vous avez du goût pour l'effroyable Mélisse , que le peuple le plus grossier dédaigne & méprise, O le délicat & judicieux Cotta !



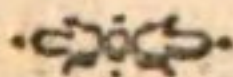
A SES AMIS.

BUVONS, mes amis, buvons, je vous en conjure. Buvons, chantons & folâtrons. C'est ainsi que vit Bacchus, & la Reine de Cythère. C'est ainsi que vivent les Déeses & les Dieux. Vivons donc de même, mes chers convives. La jeunesse s'envole plus vite que le vent. Avec plus de légèreté que le vent la vieillese vient fondre sur nous. Ne tardons pas, mes amis, les jours écoulés ne reviennent plus. Nous nous plaindrions envain du peu de durée des plaisirs, & des douceurs passagères de cette vie trop courte. Malgré nos plaintes, l'affreuse mort nous plongera dans le gouffre insatiable des enfers. Moins notre vie aura été délicieuse, moins nos jours auront été agréables, & plus les tourmens qui nous attendent seront grands & terribles. Ainsi l'ordonnent les cruels destins.



LE POUVOIR DE L'AMOUR.

J'AI assez chanté ma tendre Lycoris : ma
Lycoris si belle & si charmante. Cupidon, ce
petit Dieu libertin, se joue ordinairement sur
son sein voluptueux, & sur ses joues de roses.
Assez j'ai célébré sa blonde chevelure, ses
yeux redoutables qui me font périr si cruelle-
ment. Amis, chantons les combats, chantons
les batailles : faisons résonner la trompette
guerrière : annonçons Mars en fureur. Ce
Dieu, après les horreurs des plus sanglantes
mêlées, va se reposer entre les bras de Vénus
qu'il adore. Réchauffé sur le sein de la tendre
Déesse, il cueille mille baisers, & goûte des
plaisirs plus doux, plus délicieux que le nectar.
Mais où m'entraînes-tu donc, Muse trop
légère ? Je me préparois à chanter les combats,
& je célèbre toujours la charmante Vénus ; je
chante toujours son Fils.



Souvent ce Dieu si fier, vaincu par tes appas,
Dépose sa fierté pour languir dans tes bras.
Sa tête est sur ton sein nonchalamment penchée,
Et l'amour tient son ame à ta bouche attachée :
Ses yeux étincelans errent sur ton beau corps,
Et nourrissent ses feux, en pillant tes trésors ;

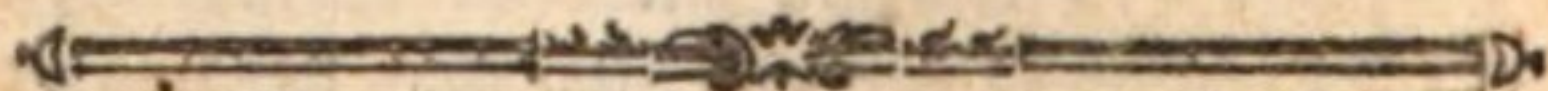
Tant tu fais avec art bien placer tes caresses ,
Allumer les désirs , provoquer les tendresses.

H E N A U L T.

Il languissoit près d'elle , il brûloit dans ses
bras.

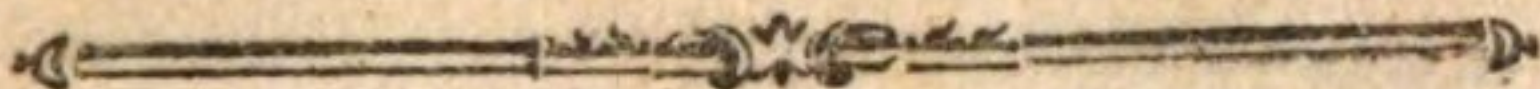
Les folâtres plaisirs , dans le sein du repos ,
Les Amours enfantins désarmoient le Héros.
L'un tenoit sa cuirasse , encor de sang trempée,
L'autre avoit détaché sa redoutable épée ,
Et rioit en tenant dans ses débiles mains
Le fer, ...

V O L T A I R E.



A S E S A M I S.

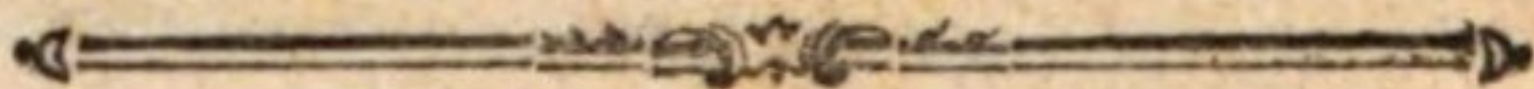
ARMONS-NOUS , Buveurs , armons-nous de
nos verres : Il faut nous livrer à une aimable
folie , & à une douce fureur. Le jour & le
lieu nous invitent à célébrer d'agréables Orgies.
Loin d'ici soins importuns. Loin d'ici vaine
raison , inutile sagesse. J'ignore quel feu coule
maintenant dans mes veines. Mon ame est émue,
agitée. Le cruel Bacchus me possède tout entier.
J'entre en fureur , ô mes chers convives ! j'entre
en fureur de plus en plus. Armons-nous de
nos verres. Qu'il fera doux pour moi de mourir
en buvant !



AUX MÊMES.

BUVONS mes amis , buvons à pleine coupe , malgré la censure des sages attrablaires , & des vieillards chagrins. Buvons sans interruption , buvons à pleins verres. Douce liqueur , délices des Dieux ! ô Bacchus , toi qu'accompagnent les ris & les jeux , viens souvent avec nous , une couronne sur la tête , une large coupe à la main : échauffe nos esprits. Je veux boire d'excellent vin , puisque je ne puis éviter les ciseaux de la Parque cruelle , & retarder d'un instant mon heure fatale. Allons vite , donnez-moi trois coupes , ensuite neuf , puis trois fois neuf : enfin donnez-les sans compter , je boirai de même. C'est ainsi que l'on chasse les ennuis.





C U P I D O N

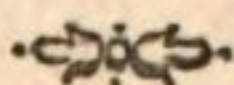
A D E J E U N E S N Y M P H E S

Q U I L E F U Y O I E N T. (1),

O BELLES , ô tendres Nymphes qui réunissez la douceur à la beauté , vous que j'aime plus que mes yeux , arrêtez , demeurez ! vous n'avez rien à craindre. On ne veut pas vous tromper. Vous voyez le plus puissant des Dieux : mon pouvoir est d'autant plus grand , que j'unis les Amans heureux avec les chaînes les plus brillantes , & les plus agréables. Pourquoi donc me fuyez-vous ? Approchez , je vous en conjure. Les jeunes filles aiment les pièges que je tends : elles chérissent les traits que je porte. Les graces , les ris & la volupté m'accompagnent. Sur mes pas vole sans cesse une troupe d'Amans , tendres , sensibles , & toujours enflammés d'un beau feu. Chassez toutes vos inquiétudes , à l'ombre de ces ormeaux , tandis que leurs feuilles naissantes sont agitées par les tièdes haleines des zéphirs ,

(1) Le sujet de cette pièce a été pris d'après un tableau charmant.

& que la terre émaillée de diverses couleurs, renouvelle sa verdure. Cueillez des branches légères de myrthe panaché. Offrez ici à la belle Vénus, ma mère, les plus doux sacrifices. Consacrez - vous à elle pour toujours. C'est ainsi qu'elle vous accordera des amours délicieux, des époux charmans, des enfans aimables, & des jours long - tems purs & sereins.



Venez dans ce secret asile,
 Sur l'émail des plus belles fleurs,
 Savourer d'un bonheur facile,
 Les plus séduisantes douceurs.
 Le tems, le cœur, la solitude,
 Tout invite à la volupté !

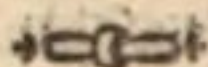
M. B.



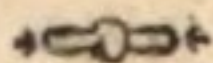
S E S G O U T S.

LA tête couronnée de rose, la main armée d'une large coupe, je passe des jours heureux, au milieu de doctes loisirs. Tantôt je suis à pas précipités une aimable Bergère, tantôt je chante Bacchus, les repas somptueux & délicats. Je ne suis tourmenté par aucune espèce de crainte. Entièrement livré à la volupté, elle seule me possède. Je goûte les douceurs déli-

cieuses du sommeil : je pense rarement au lendemain ; je jouis du présent , & je vis absolument pour moi.



Ainsi coulent mes jours sans soins, & sans envie ;
Je les vois commencer , & je les vois finir :
Nul remords du passé n'empoisonne ma vie :
Satisfait du présent , je crains peu l'avenir.



Heureux qui , méprisant l'opinion commune ,
Que notre vanité peut seule autoriser ,
Croit , comme moi , que c'est avoir fait sa
fortune ,
Que d'avoir , comme moi , bien su la mépriser.

C H A U L I E U .



A C U P I D O N .



Où sont tes traits terribles !
Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles ?

V O L T A I R E .

Accours , Cupidon , accours promptement. Apporte ton carquois , tes traits dorés , ton arc qu'on ne peut éviter : cet arc redoutable

à Vénus elle-même. Ne tarde pas , ô puissant Cupidon ! viens fléchir la cruelle & arrogante Philis ; cette Philis qui s'énorgueillit d'opposer à tes loix un front rebelle. Qu'elle ressente les tendres feux de l'Amour , blesse son cœur , comme il convient. Fais , je t'en conjure , qu'elle brûle intérieurement. Fièrre d'effacer par ses charmes toutes les autres Beautés , Philis paroît toujours vêtue d'une robe éclatante. Ses cheveux sont entremêlés de fleurs , & sa démarche est voluptueuse. C'est ainsi qu'elle cause impunément la perte & des hommes & des Dieux. Qui voudra désormais , ô Cupidon , se prosterner au pied de tes autels , & invoquer la belle Vénus ! Le tems presse , hâte-toi : car si Philis triomphe encore quelque tems , ta gloire & ta puissance seront entièrement anéanties.

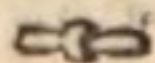


A CORINNE.

O MA chère Corinne , reçois avec un sourire gracieux cette belle corbeille remplie de roses odorantes. Cupidon les a cueillies lui-même de sa main délicate. Je les lui demandois depuis long-tems : il vient enfin de me les envoyer. O présent agréable & précieux ! O fleurs tendres & charmantes ! tu peux , aimable Corinne , en parer ton beau sein , ton sein

72 LOISIRS D'UN POÈTE.

d'albâtre. Tu peux en orner ta chevelure ,
remarquable par ses boucles déliées & on-
doyantes. Des cheveux entremêlés de boutons
de roses , font charmans. Un sein embelli par
l'incarnat des roses nouvelles enchante les
regards. Qu'il me soit permis de couvrir de
baifers ton sein voluptueux & blanc comme la
neige , & de toucher d'une main amoureuse les
boucles déliées & flottantes de tes cheveux.
C'est la seule récompense digne du présent que
je t'offre.



Les vers suivans sont très-agréables : les deux
derniers renferment une pensée un peu diffé-
rente de celle du Poëte Latin : elle n'en est pas
moins délicate ;

Tendres filles de Flore ,
Image du plaisir ,
Colette dès l'Aurore
Viendra pour vous cueillir.
Vous brillerez près d'elle
D'un éclat plus parfait :
C'est le sein d'une Belle
Qui pare le bouquet.

F A V A R T.

H É R O

HÉRO
ET
LÉANDRE.

Tome II.

D



AVERTISSEMENT.

QUELQUES Auteurs ont attribué sans aucun fondement le Poëme d'Héro & de Léandre , à Musée , Disciple d'Orphée. M. le Chevalier Matsham (& son sentiment est le plus généralement reçu) prouve que ce Poëme n'est pas d'une antiquité aussi reculée , & qu'il a dû être composé vers le quatrième siècle de l'Empire , par Musée le Grammairien. Quoiqu'il en soit, ce morceau est très-précieux pour la Littérature. Les vers sont doux , faciles, coulans & harmonieux. La Poésie en est abondante , & souvent pleine de chaleur. Des pensées naturelles , délicates & gracieuses , des expressions fortes , brûlantes & énergiques , la passion de l'amour traitée avec un art admirable , tout l'ensemble forme un Poëme charmant , & les Graces semblent avoir présidé à la composition de ce chef-d'œuvre.

Je ne connois aucune Traduction en prose

de ce Poëme. Clément Marot l'a traduit en vers François , avec douceur , enjouement & naïveté ; mais il est bien éloigné de la noblesse , de l'élégance & de l'harmonie de l'original. Je ne parlerai point ici de la Traduction burlesque , boufonne & eunuyeuse de Scarron ; elle est écrite d'un style bas , trivial & rampant , & mérite d'être ensevelie dans l'oubli le plus profond.

Les Amours d'Héro & de Léandre ont servi de sujet à des Opéra , des Gantates , des Héroïdes , des Romances , des Chançons , &c. Je ne mettrai sous les yeux du Lecteur que la belle Cantate de Mlle. de Louvencourt ; elle est assez rare & peu connue.

Il paroît que le Poëme de Mufée a fait naître le Poëme François intitulé , *Phrosine & Mélidore*. Il y a peut-être plus de naturel dans le premier , & plus d'art dans le second. Quelques Critiques même ont prétendu que la démarche hardie de Phrosine n'étoit pas dans la nature , & que les femmes ne sont pas assez fortes & assez courageuses pour s'exposer à traverser à la nage un bras de mer. Cependant ceux qui connoissent bien le cœur des femmes , savent

que rien ne leur est impossible , quand elles aiment , & qu'elles osent alors braver le fer & le feu , & affronter tous les périls & tous les dangers. Quels prodiges n'enfante pas l'Amour ! Quoi qu'on en puisse dire , le Poëme de Phrosine & de Mélidore parviendra certainement à la postérité la plus reculée. En effet on reconnoît par-tout la touche légère , délicate & voluptueuse du gentil Bernard. Quelle délicatesse ! quelle énergie ! quelle finesse ! quelle volupté , & en même - tems quelle pudeur ingénue dans les différens morceaux de ce Poëme , qui doit être regardé comme la dernière production d'un Poëte qui écrivoit avec tant d'agrément , & dont les Graces ont toujours dirigé la plume !

Plusieurs personnes ont prétendu que l'Histoire amoureuse d'Héro & de Léandre étoit absolument fausse ; d'autres ont soutenu qu'elle est vraie. Tous ces différens Critiques , ce qu'il y a de bien singulier , se servent , pour ainsi dire , des mêmes raisons pour faire valoir leur sentiment , & s'appuyent sur les mêmes faits & les mêmes té-

moignages (1). Cette diversité d'opinions sur un même événement , prouve que la vérité & le mensonge ont également deux faces , un bon & un mauvais côté. Nous devons être bien circonspects , & examiner mûrement les choses, avant de prendre un parti , & de porter notre jugement. Je vais présenter au Lecteur le pour & le contre , afin qu'il décide lui-même la question. Je ne ferai qu'abrégé les *Remarques* de M. de la Nauze , & les *Réflexions Critiques* de M. Mahudel , imprimées dans le septième Volume de l'*Académie des Inscriptions* ; & je les rapporterai ici d'autant plus volontiers , qu'elles ne peuvent être mieux placées , qu'à la tête de la Traduction du Poëme d'Héro & de Léandre. Je commence par les Remarques de M. de la Nauze , qui rapporte d'abord des passages favorables à son sentiment , tirés

(1) Il existe en effet des Médailles sur lesquelles on voit un jeune Nageur, avec ces mots : *Héro & Léandre*. Le P. Hardouin altère & change un peu cette légende , & trouve alors une leçon bien différente : *La force de l'homme*. C'est ainsi qu'avec un léger changement , dans une seule lettre Grecque , le P. Hardouin détruit non-seulement l'Histoire d'Héro & de Léandre , mais anéantit encore leur existence & leur nom.

d'Ovide , de Virgile , de Lucain , de Silius Italicus , de Martial , de l'Anthologie , &c. & s'exprime ensuite ainsi : « Strabon , dans la » Description de Seste & d'Abyde , fait une » mention expresse de la Tour d'Héro. Un » monument public tel que celui-là , qui por- » toit alors le nom d'Héro , est , ce me sem- » ble , une grande preuve de la vérité de » l'Histoire qu'on racontoit. Pomponius Méla , » autre Géographe , presque du même temps , » dit qu'Abyde étoit célèbre par un commerce » amoureux , qui avoit autrefois éclaté. Cette » seule expression *autrefois* ; fait assez sentir » qu'on ne regardoit point dans ces premiers » temps l'Histoire de Léandre & d'Héro comme » un Conte fait à plaisir... Ce ne sont jusqu'ici » que des morceaux détachés , où les anciens » Auteurs parlent , comme en passant , d'Héro » & de Léandre ; mais nous avons de plus leur » Histoire décrite fort au long , & avec toutes » les graces de la Poësie , dans un Écrivain » Grec qui porte le nom de Musée. A juger de » lui par la plupart des autres Poëtes de la » Grèce , il aura pris la matière de ses vers » dans la vérité de l'Histoire , & sans doute

80 *A V E R T I S S E M E N T.*

» embelli les circonstances , sans en altérer le
 » fond. Musée écrit une aventure qui n'a
 » rien d'impossible , & que les Grecs & les
 » Latins ont célébrée à l'envi les uns des au-
 » tres. A tous ces divers témoignages on peut
 » encore joindre l'autorité des anciennes Mé-
 » dailles ; on en trouve un grand nombre avec
 » des revers , où sont les noms d'Héro & de
 » Léandre, & où l'on voit Léandre précédé d'un
 » Amour le flambeau à la main , nager vers
 » Héro qui est au haut d'une Tour. Je sçais que
 » les Médailles représentent quelquefois des
 » événemens fabuleux , sur - tout quand ils
 » regardent l'ancienne Mythologie qui étoit
 » consacrée par la Religion. On cherchoit à les
 » transmettre à la postérité , ou par le principe
 » d'une piété mal entendue , ou par l'intérêt
 » qu'on avoit à nourrir la superstition des peu-
 » ples. Pour les faits particuliers, tels que celui
 » dont nous parlons , quand il n'y a ni motif de
 » Religion , ni raison d'Etat , ni aucun intérêt
 » apparent qui en favorise la supposition , il est
 » à croire qu'on ne les gravoit sur des mé-
 » dailles , que lorsqu'on les croyoit véritable-
 » ment arrivés , & qu'on en vouloit éterniser

» la mémoire. Si les Anciens en usèrent de la
 » forte à l'égard de l'Histoire d'Héro & de
 » Léandre , il faut donc qu'ils l'ayent regardée
 » comme véritable , fondés sans doute sur une
 » tradition qu'il ne nous appartient pas de
 » contester. Il est vrai qu'on ne marque point
 » du tout en quel tems cet événement est arrivé ;
 » mais est-il surprenant qu'un fait isolé , qui n'a
 » de rapport ni avec l'Histoire générale d'aucun
 » Peuple , ni avec l'Histoire particulière d'au-
 » cun Prince , soit venu jusqu'à nous sans son
 » époque particulière ? Pour être croyable ,
 » c'est assez , d'un côté , qu'il soit appuyé sur
 » une tradition constante ; & de l'autre , qu'il
 » ne forte point des bornes de la vraisemblance.
 » Je puis donc conclure que l'Histoire d'Héro &
 » Léandre est revêtue de tous les caractères de
 » vérité qu'on peut raisonnablement exiger dans
 » un simple événement particulier , & que le
 » Savant (1) qui l'a traitée de pure fable , a

(1) Le Père Hardouin. Ce Savant voulut in-
 troduire dans l'Histoire un pyrrhonisme uni-
 versel & absolu , lorsqu'il falloit admettre le
 doute méthodique , mais sensé de l'immortel
 Descartes.

» plus donné à ses idées singulières qu'au té-
» moignage respectable de l'Antiquité. »

Nous venons de voir un côté de la Médaille ;
en voici le revers : écoutons présentement M.
Mahudel , d'après le Rédacteur de ses *Réflexions*
Critiques. » Héro étoit une Prêtresse de Vénus
» établie à Seste , & Léandre un jeune homme
» d'Abydos , Villes situées à l'opposite l'une
» de l'autre sur les bords de l'Hellespont , &
» dans le lieu où le Canal est moins large.
» Léandre , pour mieux cacher son commerce
» avec Héro , passoit & repassoit le détroit à
» la nage toutes les nuits , & ses trajets furent
» long-temps heureux ; mais la mauvaise saison
» les ayant rendus plus difficiles , il périt enfin
» malheureusement dans les flots , & Héro
» désespérée , se précipita du haut de sa Tour.
» M. Mahudel ne croit pas que la possibilité de
» ce trajet réitéré & continué , puisse être sup-
» posée , & moins encore admise & suffisam-
» ment prouvée , ni par l'ancienneté de la tra-
» dition , ni par le nom des deux Amans , qu'on
» a donné pendant plusieurs siècles aux deux
» Tours élevées sur les bords opposés du dé-
» troit , ni par la représentation d'un Nageur au

„ milieu des flots , qui se voit sur les revers
 „ des Médailles d'Abydos , ni par l'autorité
 „ des Descriptions que nous en ont laissées
 „ Ovide & Musée , & des citations d'une infi-
 „ nité d'Auteurs , qui sont néanmoins les prin-
 „ cipales preuves que M. de la Nauze rapporte
 „ de la vérité de ce fait. Ce qui les rend suf-
 „ fectes à M. Mahudel , est qu'il observe que
 „ la plupart des Fables ont en leur faveur de
 „ pareils préjugés , nonobstant lesquels elles ne
 „ perdent point le caractère de mensonge dans
 „ l'esprit de ceux qui en examinent attentive-
 „ ment l'origine. Ce qui seroit donc plus
 „ capable de donner quelque lueur de vérité à
 „ l'aventure de Léandre & d'Héro , ce seroit la
 „ possibilité à un homme fort & robuste , de
 „ renouveler de nos jours l'expérience du
 „ trajet réitéré du courant de l'Hellepont à la
 „ nage , dans l'espace de deux ou trois heures ;
 „ car les nuits d'Été ne donnoient guères plus
 „ de temps à Léandre pour se pouvoir dérober
 „ aux yeux des hommes. Il n'y auroit point
 „ d'argument plus fort pour prouver qu'un Grec
 „ auroit pu l'entreprendre du tems d'Héro ;
 „ mais , pour décider si ce trajet seroit possible

» dans toutes les circonstances , il faut convenir
» de la situation des lieux & de l'étendue de
» mer qu'il y avoit à traverser pour parvenir
» du Port d'Abydos , ou de la Tour qui en
» étoit fort près , à celle de Sestos , qui étoit à
» l'autre bord... Abydos , dit Strabon , est sur
» une éminence qui domine l'embouchure de
» la Propontide ; & la partie du détroit sur le
» côté duquel elle est située , n'a que sept
» stades de largeur. . . . Les Ports d'Abydos &
» de Sestos sont éloignés l'un de l'autre d'envi-
» ron trente stades. Ceux qui veulent passer
» d'Abydos à Sestos , côtoient d'abord le rivage
» opposé à Sestos , l'espace de cent-neuf stades,
» en tirant jusqu'à une certaine Tour qui est
» vis-à-vis Sestos , & lorsqu'ils sont parvenus à
» cet endroit , ils traversent obliquement le
» canal pour éviter la force du courant de
» l'eau. »

» Les conséquences que M. Mahudel tire de
» cette Description traduite à la lettre , sont ,
» 1^o. qu'il n'est pas vrai que les Villes d'Abydos
» & de Sestos fussent si directement opposées ,
» qu'on eût pu tirer de celle-ci à celle-là , ni

„ des Tours qui leur étoient voisines, une ligne
 „ droite qui n'eût décrit qu'un espace de sept
 „ stades , & qu'au contraire la ligne à tirer d'un
 „ de ces lieux à l'autre , n'ayant pu être que
 „ diagonale : elle auroit décrit une distance de
 „ trente stades ; ce qui au lieu de huit cent
 „ soixante-quinze pas géométriques , auxquels
 „ se réduisent les sept stades , en auroit produit
 „ trois mille sept cent cinquante , en prenant
 „ même (si on l'eût pu) sa route suivant cette
 „ dernière direction , pour le trajet d'un de ces
 „ lieux à l'autre. „

„ 2°. Qu'il falloit que ce trajet , quoique
 „ court , ne laissât pas d'être très-difficile pour
 „ les bâtimens mêmes , à cause des courans qui
 „ se trouvent dans le Canal , & des vents con-
 „ traires qui y règnent presque toujours , puis-
 „ que c'est précisément l'endroit où Herodote
 „ marque que périt la flotte de Xerxès , & qu'on
 „ étoit obligé de louvoyer quelque temps avant
 „ que de tenter le trajet , ce qui alongeoit en-
 „ core de beaucoup le chemin. „

„ 3°. Que quand le Nageur d'Abydos auroit
 „ choisi , pour arriver au pied de la Tour de
 „ Sestos , l'endroit du bord directement opposé,

„ qui n'eût décrit qu'une ligne de sept stades , il
„ n'auroit pu traverser le canal sans prendre
„ les mêmes précautions que les Pilotes : au
„ lieu de ne parcourir qu'une route de huit
„ cent soixante-quinze pas , il auroit été obligé
„ d'en parcourir une au moins du double , qui
„ eût produit plus de trois quarts de lieue ; en
„ sorte qu'en doublant encore cette distance
„ pour son retour subit , son trajet auroit été
„ de plus d'une lieue & demie. „

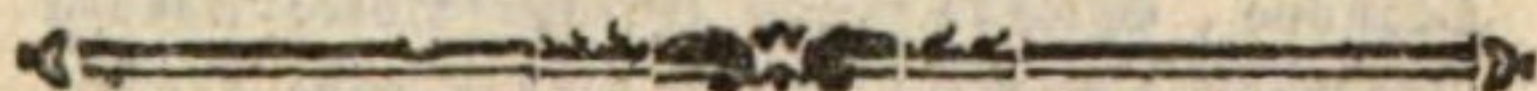
Il y auroit peut-être bien des réflexions à faire sur toutes les conséquences que tire M. Mahudel du passage de Strabon ; je dirai seulement que ce Critique n'avoit pas l'ame ardente & enflammée d'amour , lorsqu'il combinait tous ces calculs froids & géométriques. Un jeune homme tout bouillant de passion ne connoît point les obstacles , s'y expose les yeux fermés , les affronte , périt quelquefois en voulant les franchir , & souvent aussi les surmonte , & sort victorieux des entreprises les plus téméraires & les plus périlleuses.

*Aut mihi continget felix audacia salvo ;
Aut mors solliciti finis amoris erit.*

OVID. LÉAND. HÉR.



H É R O
E T
L É A N D R E.



Léandre a vaincu la Nature ;
Un Dieu l'éclaire & le conduit
Aux portes d'une Tour obscure ,
Où la volupté l'introduit.

M. L. C. D. B.

MUSE, chante ce flambeau qui éclairait
des amours cachés dans l'ombre de la nuit ; ce
jeune homme fendant les flots de la mer pour
s'unir à son Amante ; cet hymen nocturne que
l'immortelle Aurore ne vit jamais ! Célèbre
Sestos & Abydos , où Héro & Léandre goû-
toient furtivement les délices de leur union
secrète ! chante ce flambeau , précurseur de
leur amour ! Le souverain Jupiter auroit dû
placer cette lumière bienfaisante parmi les
Astres , & la nommer l'Etoile brillante des

Amans , pour avoir été utile à deux jeunes cœurs livrés à ces tendres inquiétudes , en leur annonçant au milieu des ténèbres l'heure du plaisir , avant que les Aquilons impétueux eussent fait sentir leur souffle ennemi. O Muse (1) , rappelle en même - temps dans mes vers la mort funeste de Léandre , & l'instant fatal où ce flambeau s'éteignit.

Les Villes de *Sestos* & d'*Abydos* étoient bâties l'une vis-à-vis de l'autre , sur les bords de la mer (2). Un jour Cupidon tend son arc , lance une flèche , & embrase le cœur de l'aimable Léandre , & de la jeune Héro. Cette Beauté demeuroit à *Sestos* , & son Amant dans *Abydos*. Ces deux Astres nouveaux brilloient d'un éclat

(1) Muse plaintive , ô toi , qui fais répandre
Ces pleurs touchans , délices d'un cœur tendre ;
Des vrais Amans , toi qui peins le malheur ,
Donne à ma voix l'accent de la douleur...
Toi , qui chantois Léandre & son trépas ,
Sur ce rivage où l'Amour pleure encore ,
Chante avec moi. . . .

Poëme de PHROSINE ET MÉLIDORE.

(2) *Abydos* , Ville d'Asie , & qui n'est séparée de l'Europe que par le détroit des Dardanelles. *Sestos* est bâtie vis-à-vis , & à l'opposite , de l'autre côté de ce même détroit. La position de ces deux Villes est très-remarquable ; on peut leur appliquer à juste titre ce vers de M. de Voltaire :

Lieux où finit l'Europe & commence l'Asie.

pareil , & formoient le plus bel ornement de ces deux Villes (1).

Si jamais vous passez dans ces lieux , cherchez la Tour où Héro se tenoit autrefois , un flambeau à la main , pour guider Léandre à travers les flots : allez visiter le détroit retentissant de l'antique *Abydos* , il déplore encore aujourd'hui l'amour & le trépas de l'infortuné Léandre.

Mais comment Léandre qui habitoit dans *Abydos* , a-t-il pu s'enflammer pour Héro , & rendre en même-temps sensible à son amour cette jeune Beauté ?

La charmante Héro , issue d'un sang illustre , étoit Prêtresse de Vénus. Comme elle n'avoit pas subi le joug de l'Hymen , ses parens inquiets la faisoient loger dans une Tour élevée sur le rivage de la mer. Ses charmes égaloient ceux de la Reine de Cythère : c'étoit une autre Vénus. Sa pudeur & sa chasteté l'empêchoient de se trouver avec plusieurs femmes réunies ensemble : jamais elle ne paroïssoit au milieu des danses voluptueuses des jeunes personnes de son âge : elle évitoit avec soin les traits perçans de la jalousie : (car les femmes sont ordinairement jalouses de la beauté de celles de leur sexe).

(1) Ses vrais trésors étoient deux cœurs fidèles.

Héro offroit tous les jours des sacrifices à Vénus , & faisoit souvent des libations à Cupidon , afin de se rendre propices & favorables ces deux Divinités. Elle redoutoit également & les flèches brûlantes du fils , & la colère terrible de la mère. Vœux superflus ! Soins inutiles ! Héro ne put éviter les traits enflammés de l'Amour.

Déjà l'on touchoit à la fameuse journée où les Habitans de *Sestos* célébroient avec beaucoup de pompe & d'appareil la Fête de Vénus & d'Adonis. Tous les peuples des Isles les plus éloignées y accoururent en foule. Les uns s'y rendirent d'Emonie , les autres de Cypre. Les femmes de Cythère , celles qui dansent sur le sommet du Liban couronné de bois odoriférans , abandonnèrent leurs Villes pour s'y trouver. Les Habitans de Phrygie , ceux d'*Abydos* , ville voisine , se rassemblèrent aussi à *Sestos* ; enfin on y vint de toutes les contrées. Les jeunes gens amoureux y parurent des premiers. Dès qu'ils entendent parler d'une Fête célèbre , ils y courent , ils y volent aussi-tôt , non pas tant pour faire des sacrifices aux Dieux immortels , que pour contempler les charmes des jeunes Beautés rassemblées dans ces jours solennels.

La jeune Héro s'avance majestueusement au milieu du Temple. Un doux rayon éclatoit dans ses beaux yeux : tous les traits brilloient sur son visage voluptueux. Elle ressembloit à

L'Aurore naissante. Ses joues d'albâtre offroient, au-dessous de ses belles paupières, la couleur purpurine d'un jeune bouton de rose qui s'entr'ouvre. Vous eussiez dit que sa peau blanche & vermeille étoit une prairie couverte de roses nouvelles. Lorsque cette jeune Prêtresse marchoit, sa robe flottante laissoit entrevoir des roses à ses pieds (1). Un essaim de Graces embellissoit tous ses traits. Les anciens Poètes n'avoient imaginé que trois Graces : quelle erreur ! Quand Héro vouloit sourire, mille Graces animoient ses yeux enchanteurs. Vénus, il faut en convenir, avoit une Prêtresse bien digne d'elle ! En effet, la beauté d'Héro effaçoit celle de toutes les autres femmes. Elle sembloit être elle-même une autre Vénus. Ses charmes firent impression sur le cœur de ces tendres Amans. Tous desiroient d'avoir pour épouse cette aimable Prêtresse. Héro fixoit sur elle tous les regards ; enchaînoit l'esprit & le cœur de ceux qui la voyoient marcher légèrement dans ce Temple majestueux.

(1) Il y a mot-à-mot dans le Grec : *Les roses brilloient aux talons de la jeune fille, vêtue d'une robe blanche.* Ceux qui connoissent le costume & la chaussure des femmes Grecques, ne feront point surpris de ce détail du Poëte. Rien n'est plus délicat & plus agréable que ce portrait d'Héro. Depuis la tête jusqu'aux pieds, cette jeune personne n'est que lis & roses : elle réunit tous les charmes, toutes les graces, & tous les attraits.

Un jeune homme ravi des appas d'Héro ; prononce dans l'instant ces mots : » J'ai été à » *Sparte* ; j'ai visité *Lacédémone* , où l'on dispute & où l'on reçoit tous les jours le prix de la beauté ; mais je n'ai jamais vu une jeune fille aussi belle , aussi tendre , aussi charmante. Vénus a sans doute pour Prêtresse la plus jeune des Graces. Je me suis lassé en la regardant ; mais je n'ai pu me rassasier encore de la contempler. Pour partager une seule fois avec Héro son lit voluptueux , je consentirois à mourir aussi-tôt après un tel bonheur. Si je possédois pour épouse cette Beauté touchante , je ne desirerois pas alors d'être placé au rang des Dieux dans l'Olympe. O puissante Cythérée , s'il ne m'est pas permis de m'unir à ta chaste Prêtresse , accorde-moi donc une épouse ornée des mêmes attraits ! « La plupart des jeunes gens tiennent le même langage passionné. Plusieurs gardent le silence , & cachent intérieurement leur plaie récente ; mais les charmes d'Héro les troublent tous & les agitent.

Infortuné Léandre , ta blessure fut la plus profonde ! Quels combats s'élevèrent alors dans ton ame ? Quand tu apperçus cette jeune Beauté , tu ne t'imaginois pas que ton cœur alloit être déchiré par des traits invisibles. Blessé par des flèches brûlantes , & vaincu soudain , tu ne veux plus vivre , si tu ne de-

viens l'époux d'Héro. Chaque regard que tu portes sur elle augmente l'ardeur qui te dévore, & embrase ton cœur d'une passion invincible. En effet une Beauté parfaite perce plus promptement qu'une flèche rapide, le cœur des tendres mortels. D'abord l'œil est frappé ; ensuite le trait fatal pénètre au fond de l'ame, & y cause des blessures cruelles.

Léandre ressent en même-tems les effets du ravissement & de la témérité, de la crainte & du respect. Il tremble intérieurement ; mais la pudeur le retient, & l'enchaîne encore. Ses regards surpris & enchantés errent avidement sur les charmes d'Héro. Enfin l'excès de son amour fait disparoître sa pudeur & sa timidité. Cet Amant devient tout-à-coup téméraire, audacieux : il s'avance doucement, & va se placer vis-à-vis de la Beauté qu'il adore, lance secrètement sur elle des regards séducteurs, & entraîne ainsi dans l'erreur, par des signes muets, l'esprit de la jeune Prêtresse (1).

(1) De leurs regards partit un double éclair,
Pareil à ceux qui se croisent dans l'air.
Rapide élan, tendre accord, bien suprême,
Moment d'extase, où l'on plaît, comme on aime.
Ce fut aux jeux qu'on célébroit au Port,
Qu'Amour, en eux, montra ce doux rapport....
Pour eux la fête aussi-tôt disparut ;
Sans se parler, leurs regards s'entendirent ;
De leurs transports, leurs ames s'applaudirent.

Héro qui voit la passion secrète qu'elle inspire , est enchantée du triomphe de ses charmes , baisse souvent son voile sur son visage , répond de son côté à Léandre par des gestes dérobés , & découvre ensuite son front d'albâtre. Léandre s'appercevant qu'Héro connoît son amour , & ne le dédaigne pas , s'en réjouit au fond de l'ame.

Pendant que Léandre attend avec impatience le retour de la nuit , le Soleil , au bout de sa carrière , se plonge dans l'Océan , & l'Etoile de Vénus , cette messagère des ténèbres , brille au haut des Cieux. Léandre voyant les ombres les plus épaisses répandues sur la terre , devient plus hardi , & plus entreprenant , s'approche plus près de la Prêtresse , lui serre amoureusement ses doigts de roses , & soupire tendrement. Héro paroît courroucée , retire brusquement sa belle main , & garde un profond silence.

Léandre s'éant apperçu qu'Héro est émue & indécise , la saisit aussi-tôt hardiment par sa robe éclatante , & veut la conduire dans l'endroit le plus écarté de ce Temple auguste. La

Tout le progrès , tout l'effet que produit
Le cours du temps , d'un instant fut le fruit :
Le tendre aveu de leur commune atteinte ,
Fait sans détour , fut écouté sans feinte.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

jeune Prêtresse le suit lentement , & comme à regret , & , selon l'usage de celles de son sexe , elle adresse à Léandre ces paroles menaçantes :
 « Etranger , quelle est ta fureur insensée ?
 » Malheureux , pourquoi m'entraîner ainsi ? Je
 » suis vierge : change de dessein ! Laisse ma
 » robe ! Evite la colère redoutable de mes
 » riches parens ! Il ne t'est pas permis de porter
 » une main téméraire sur une Prêtresse de Vé-
 » nus ! Il est d'ailleurs difficile , & même im-
 » prudent de vouloir pénétrer dans le lit d'une
 » jeune fille ». Héro menace Léandre en ces termes , langage ordinaire des jeunes Amantes.

Léandre ayant entendu ces menaces foudroyantes , connoît qu'Héro est enfin devenue sensible à son amour. (Quand les femmes en effet tonnent , éclatent contre leurs Amans , leur fureur & leur courroux sont un aveu tacite d'une tendresse mutuelle). Dans l'instant , Léandre couvre de baisers le cou d'albâtre d'Héro qui exhale les plus doux parfums , & il prononce en même-temps ces paroles que lui dicte son amour véhément : O ma chère Vénus !
 » ô ma tendre Minerve , toi que j'adore le plus
 » après ces deux Déeses ! (Je ne te regarde
 » point comme une simple mortelle , mais je te
 » compare aux filles du puissant Jupiter). Heu-
 » reux celui à qui tu dois le jour ! Heureuse la
 » mère qui t'a donné naissance , & trois fois
 » heureux les flancs qui t'ont portée ! Ecoute

„ favorablement ma prière ! Prens pitié de
 „ mon amour invincible ! Comme Prêtresse
 „ de Vénus , livre-toi aux plaisirs de Vénus !
 „ laisse-toi persuader ! viens te soumettre aux
 „ loix de l'Hymen , imposées par cette Déesse !
 „ Une jeune Vierge ne peut être la Prêtresse
 „ de la Reine de Cythère ! Vénus ne voit pas
 „ d'un œil favorable les jeunes filles. Si tu
 „ veux connoître ses vraies cérémonies , & ses
 „ loix respectables , l'Hymen & le lit nuptial te
 „ les apprendront. Si tu aimes Vénus , chéris
 „ aussi la douce loi des amours qui inondent
 „ l'ame d'un torrent de délices. Reçois - moi
 „ pour ton esclave , ou , si tu le préfères ,
 „ pour un Epoux que Cupidon a sçu t'affervir ,
 „ en le perçant de ses flèches victorieuses ! C'est
 „ ainsi qu'autrefois Mercure , armé de son ca-
 „ ducée d'or , enchaîna l'intrépide Hercule aux
 „ pieds de la jeune Omphale. Vénus elle-même
 „ m'a guidé vers toi ; ce n'est point le prudent
 „ Mercure qui m'amène en ces lieux. Tu con-
 „ nois sans doute l'histoire d'Atalante ? Pour
 „ conserver sa virginité , cette fille dédaigneuse
 „ refusa d'entrer dans le lit de Milanion qui
 „ l'idolâtroit. Vénus , irritée de ce refus ,
 „ remplit le cœur d'Atalante de l'amour le plus
 „ violent pour celui qu'elle avoit auparavant
 „ dédaigné. Héro , toi que j'adore , consens à
 „ mes desirs , & laisse-toi attendrir par mon
 „ amour , de peur d'exciter la colère de Vé-
 „ nus ! “

Ainsi

Ainsi parle Léandre : Ses discours éloquens persuadent Héro malgré elle , font naître l'amour au fond de son ame , & séduisent son cœur. Cette jeune Beauté interdite & muette , tient ses regards baissés , cache son visage que la pudeur colore d'une rougeur éclatante , marche doucement , & recouvre souvent ses belles épaules. Tous ces signes annoncent un amour réciproque. Le silence d'une jeune fille prouve qu'elle consent intérieurement à partager les plaisirs de l'Hymen , & qu'elle ressent vivement l'aiguillon de l'amour , toujours mêlé d'amertume & de douceur. De même la jeune Héro avoit le cœur embrasé d'une douce flamme , & les charmes de l'amoureux Léandre captivoient , enchaînoient tous ses sens. Tandis qu'elle fixoit ainsi ses regards vers la terre , Léandre , les yeux enflammés d'amour , ne pouvoit se lasser d'admirer le cou tendre & délicat de cette Prêtresse.

Héro inonde de pleurs ses belles joues colorées par la pudeur , & , après un long silence , elle adresse enfin ces douces paroles à Léandre :
 » Etranger , tes discours pourroient attendrir
 » les rochers mêmes ! Qui t'a enseigné l'art de
 » cette éloquence séduisante ? Malheureuse que
 » je suis , quel Dieu t'a conduit dans ma Pa-
 » trie ! Mais tu me parles en vain ! En effet ,
 » comment partagerois-je ta passion ? Tu n'es
 » qu'un Etranger errant & vagabond , auquel je

» ne puis accorder ma confiance. Nous ne pour-
 » vons être unis publiquement par les liens
 » sacrés de l'Hymen. Mes parens n'y consenti-
 » ront jamais. Quand tu voudrois rester ici com-
 » me un fugitif inconnu , tu ne pourrois en-
 » core , même au milieu des ténèbres , cacher
 » ton amour aux yeux de mes surveillans.
 » D'ailleurs les hommes sont naturellement
 » portés à la raillerie & à la curiosité. Ce que
 » l'on fait dans le silence & dans le secret est
 » bientôt découvert & divulgué (1). Apprends-
 » moi sans déguisement ton nom , & quelle est
 » ta Patrie ? Pour moi , je ne veux rien te
 » céler ; je porte le nom célèbre d'Héro : une
 » Tour fameuse & élevée me sert de demeure :
 » j'ai pour toute compagnie une seule suivante :
 » mes parens tristes & chagrins m'ont choisi
 » cette habitation sur les bords profonds de la
 » mer , à l'opposite , & vis-à-vis de *Sestos*. Je
 » n'ai près de moi aucunes compagnes de mon
 » âge , & je n'apperçois jamais les danses légè-
 » res des jeunes gens. Un bruit importun ,
 » causé par les flots agités , retentit nuit &
 » jour à mes oreilles ». Héro ayant ainsi parlé ,
 cache sous son voile ses joues de roses , & la
 pudeur se réveillant dans son ame , elle s'accuse

(1) A leur malignité rien n'échappe , & ne fuit :
 Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit ;
 Tout parle contre nous , jusqu'à notre silence.

bientôt elle-même , & condamne ses discours.

Léandre , blessé des traits perçans de Cupidon , médite en lui-même comment il pourra livrer le combat amoureux. L'Amour , fertile en ruses , dompte les mortels avec ses flèches , & guérit ensuite les blessures qu'il fait. Tout reconnoît l'empire de l'Amour. Ce Dieu donne des conseils aux Amans soumis à ses loix. Il n'abandonna pas Léandre dans une circonstance aussi délicate , & vint bientôt à son secours. Ce jeune téméraire , devenu plus hardi , rompt le silence en soupirant , & tient à Héro ce discours artificieux : « Jeune Prêtresse, mon amour
 » pour toi me fera traverser la mer , quoique
 » agitée. Fût-elle brûlante , enflammée , inabordable , je la franchirois toujours ! Je ne
 » redoute point les flots en courroux , & je
 » dédaigne le bruit retentissant des vagues ,
 » lorsque je dois être admis dans ta couche
 » nuptiale. Devenu ton Epoux , je m'élancerai
 » toutes les nuits dans les ondes , & je passerai
 » à la nage le détroit rapide de l'Hellespont ;
 » car je suis de la Ville d'*Abydos* , peu distante
 » de celle-ci. Tu me présenteras seulement un
 » flambeau du haut de ta Tour élevée : comme
 » je serai le vaisseau de l'Amour, ta lumière me
 » servira d'étoile au milieu des ténèbres ; je
 » fixerai sur elle mes regards , & je ne les
 » tournerai point du côté du Bootes prêt à se
 » coucher , ni de l'affreux Orion , ni du Cha-

„ riot. J'aborderai alors heureusement sur les
 „ rivages fortunés de ta Patrie (1). Mais ,
 „ Héro , prends bien garde que le souffle im-
 „ pétueux de Borée n'éteigne cette lumière qui
 „ doit me guider sur les flots ; car je perdrois
 „ aussitôt la vie ! Si tu veux savoir enfin qui je
 „ suis , le voici : Je m'appelle Léandre , l'É-
 „ poux de la belle & charmante Héro. „

C'est ainsi que ces deux jeunes Amans for-
 ment le projet de s'unir par un hymen clan-
 destin , & se promettent mutuellement de goûter
 pendant la nuit , à l'aide d'un flambeau allumé ,
 les plaisirs de l'amour conjugal. Après avoir
 pris toutes les mesures nécessaires pour leur
 union nocturne , ils furent contraints , quoiqu'à
 regret , de se séparer. Héro se retire , &
 Léandre dirige sa course vers les hautes murailles
 d'*Abydos* ; & , de peur de s'égarer au milieu
 des ténèbres , il porte ses regards sur le fanal
 placé au haut de la Tour.

(1) L'Art & l'Amour m'ont soumis cet abyme.
 Je franchirai cet obstacle odieux.
 Demain, quand l'ombre aura voilé les Cieux ,
 Sur le sommet de ton rocher aride ,
 Fais voir au loin un fanal qui me guide.
 J'en ai connu les entours & l'abord.
 Veille sans crainte , attends-moi sur le bord ,
 Et tu verras sur la rive écumante ,
 Seule à la nage aborder ton Amante.
 L'espoir, l'Amour, son Astre & les Zéphirs
 Me conduiront au port de mes plaisirs.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

Comme ces deux jeunes Amans désirerent également de se livrer une nuit entière aux combats secrets des Epoux , ils souhaitèrent bien des fois le retour de l'obscurité si favorable aux doux mystères (1).

Déjà la nuit déployoit son voile azuré , & apportoit le sommeil à tous les mortels, excepté à l'amoureux Léandre. Cet Amant attendoit sur le rivage de la mer mugissante le signal de son brillant hyménée , & tâchoit de découvrir le flambeau funeste qui doit annoncer de loin ses plaisirs secrets.

Héro voyant les ténèbres épaisses & obscures de la nuit répandues sur la terre , allume le flambeau. Il répandoit à peine une foible lumière du haut de la Tour , que Cupidon enflamma le cœur de l'impatient Léandre. Tandis que le fanal brille , ce jeune Amant brûle & se consume.

Lorsque Léandre entend les mugissemens horribles des vagues mutinées , il est d'abord saisi de crainte & de frayeur ; mais , reprenant peu à peu courage , il s'adresse à lui-même ces paro-

(1) Sur l'autre bord , l'Amante qu'il adore ,
De tous ses vœux fatiguant les Zéphirs ,
Pressoit la nuit d'avancer ses plaisirs...
Déjà dans l'onde achevant sa carrière ,
L'Astre brillant éteignoit sa lumière.

les , pour rassurer ses esprits effrayés : « L'A-
 » mour est un Dieu impérieux : la mer est un
 » élément indomptable ; mais , après tout la
 » mer n'est que de l'eau ; tandis que les feux
 » de l'amour me brûlent intérieurement. Mon
 » cœur , rassemble donc tous tes feux : ne
 » crains point cet amas immense d'eau ! seconde
 » ma passion ! pourquoi redouter ces vagues
 » impétueuses ! ignores-tu que Vénus a pris
 » naissance au sein des mers , & qu'elle a un
 » pouvoir souverain sur les ondes , & sur nos
 » propres tourmens ? »

Il dit , & aussi-tôt il découvre ses membres délicats (1), met ses vêtemens autour de son cou , s'élance du rivage , se précipite dans les flots , & nage toujours vers le flambeau étincelant. Il est à la fois le pilote , la charge & le vaisseau.

Lorsque des vents contraires soufflent avec impétuosité , Héro couvre avec un pan de sa robe la lumière qu'elle tient au haut de sa Tour, jusqu'à ce que Léandre , accablé de fatigue , aborde sur le rivage. La jeune Prêtresse embrasse alors en silence , à l'entrée de sa prison

(1) Lorsqu'un rayon de l'amoureux fanal
 De son bonheur lui montra le signal ,
 Sa main dépouille aussi-tôt sa parure ,
 Et l'art banni rend tout à la nature.

isolée , son Epoux tout hors d'haleine , & dont les cheveux sont encore mouillés & couverts de l'écume de la mer. Elle le conduit ensuite dans l'endroit où est placé le lit , témoin discret de ses appas. Là Héro fait baigner Léandre , le parfume d'essence de roses odorantes , & dissipe ainsi l'odeur désagréable de l'onde salée.

Dès qu'ils furent couchés dans ce lit superbe , Héro enlace ses bras voluptueux autour de Léandre , encore tout haletant , & lui adresse ces douces paroles : » Cher Epoux , jamais aucun autre Amant n'essuya autant de fatigues ! » Tu viens de souffrir des peines incroyables ! » Tu as assez lutté contre l'onde amère , & senti l'odeur importune des flots agités ! Oublie maintenant tes travaux entre mes bras ! » Viens, cher Epoux, te reposer sur mon sein ! « Ainsi parle Héro , & Léandre délie aussi-tôt la ceinture de la jeune Prêtresse , & ces deux Amans se livrent aux plaisirs de l'aimable Vénus. On ne dansa point à ces noces : on ne chanta point d'Hymnes près du lit nuptial : aucun Poëte ne célébra par un Epithalame cette belle union : le lit ne fut point éclairé par des flambeaux : les jeunes gens ne formèrent aucune danse légère , & les parens respectables ne chantèrent point à cet Hymenée : la couche nuptiale fut préparée dans le silence , à l'heure favorable aux tendres combats : le voile de la nuit fut le seul ornement de la

jeune Epouse , & l'on ne fit point retentir ces mots : *io Hymen ! io Hymenée !* Les ténèbres seules favorisèrent ces deux Amans , & jamais l'Aurore ne vit Léandre couché dans ce lit si célèbre. Tous les matins cet Epoux s'en retournoit avant le jour vers les murs d'*Abydos* , le cœur toujours rempli du desir insatiable de revoler bientôt à ses amours nocturnes.

Héro , vêtue d'une longue robe , savoit tromper ses parens : le jour c'étoit une chaste Prêtresse , & la nuit elle se livroit aux plaisirs de l'Hymen.

Souvent ces deux jeunes Epoux souhaitèrent que le Soleil en commençant sa carrière , fût sur le point de la finir. Ils avoient l'art de cacher toute la violence de leur passion , afin de goûter sans crainte pendant la nuit les délices de l'Amour. Mais leur bonheur s'éclipsa bientôt , & leur Hymen dura peu de temps ; leur sort dépendoit en effet d'un élément trop orageux !

Quand la saison rigoureuse de l'Hiver est arrivée , les vents impétueux grondent horriblement , agitent , soulèvent les flots , bouleversent les mers jusques dans leurs plus profonds abymes , apportent les nuages & les tempêtes , & déploient toute leur rage sur l'Océan. Le Nautonnier prudent met alors ses vaisseaux en sûreté dans le Port : mais la crainte de la mer follement irritée ne put se retenir ,

intrépide & amoureux Léandre ! Les vagues en courroux ne purent t'intimider , lorsque le flambeau perfide & cruel t'offrit du haut de la Tour sa lumière accoutumée , & te rappela l'heure de tes plaisirs !

L'infortunée Héro auroit bien dû se priver de Léandre pendant la saison des noirs frimats , & ne point allumer le signal qui alloit détruire pour toujours une union de si courte durée ! Mais l'Amour & les Destins l'entraînoient impérieusement vers sa perte. Trompée par ces deux Divinités aveugles , ce n'est plus , hélas ! le flambeau de l'amour qu'elle présente , c'est une torche funèbre (1).

La nuit avoit ramené les ténèbres : les vents déchaînés soufflent avec impétuosité , s'entrechoquent dans les airs , & fondent tous ensemble sur le rivage de la mer , & la font retentir au loin de leurs sifflemens horribles. Léandre encouragé par l'espérance de se réunir bientôt à sa tendre Epouse , s'élance dans la mer , est porté , roule sur le dos des vagues mugissantes. Les flots sont poussés par des flots qui leur succèdent , & forment des montagnes

(1) De ce flambeau fatal
Qui doit servir de perfide signal...
Fuis ce rayon ; c'est l'astre de la mort.

humides. Bientôt l'onde turbulente s'élève jusqu'aux Cieux : la terre tremble de toutes parts : Zéphir , l'affreux Borée , tous les Aquilons fougueux , se livrent des combats terribles sur la plaine liquide , & y font sentir les effets de leur fureur : un bruit effrayant & épouvantable sort du gouffre profond & retentissant de la mer agitée.

Léandre souffre horriblement pendant cette furieuse tempête. Il adresse souvent ses prières à Vénus , née au sein des ondes , & à Neptune, le Souverain des flots. Il n'oublie pas Borée : il lui rappelle le souvenir de la Nymphé Orithye. Vaines prières ! Aucune de ces Divinités ne le secourut dans cet instant fatal , & l'Amour lui-même ne détourna pas les ciseaux de la Parque.

Léandre brisé par le choc redoublé des vagues accumulées , flotte à leur gré , & devient leur triste jouet. Ses pieds lassés perdent leur force ; ses bras épuisés par leur mouvement continuel , restent immobiles (1). Les flots de cette mer indomptable entrent dans sa bouche entr'ouverte : il avale malgré lui une eau funeste , & pour comble d'infortune , le souffle cruel des Aquilons éteint le flambeau perfide , tranche

(1) Trop de frayeur , de fatigue & d'efforts
Avoient hélas ! épuisé ses ressorts.

& détruit en même-tems la vie & les amours du malheureux Léandre.

Héro , les yeux fixés sur les flots , semble diriger encore la course de son Amant. Son ame inquiète est en proie aux plus cruels soupçons. L'Aurore commence enfin à paroître : Héro n'apperçoit point son Epoux. Elle porte çà & là ses regards avides sur la vaste étendue de la mer , pour découvrir si Léandre , privé de la lumière du flambeau , n'erre point sur les ondes. O spectacle douloureux ! Cette Amante désolée voit au pied de la Tour son cher Epoux inanimé , & déchiré par les pointes des rochers. A cette vue , elle met en pièces le voile brillant qui couvre son sein d'albâtre , jette un cri aigu , & se précipite aussi-tôt dans la mer (1). Ainsi

-
- (1) Il tient en vain , dans cette nuit cruelle ,
 Ses yeux ouverts , ses fanaux allumés ;
 Il a perdu les vœux qu'il a formés.
 L'Isle d'Amour n'a pas vu sa Déesse :
 Mille soupçons alarment sa tendresse.
 Il va s'en plaindre au fatal élément ;
 Il en approche. O frayeur d'un Amant !
 Ma main frissonne à tracer cette image ;
 Il voit flotter un corps près du rivage.
 L'effroi , l'amour précipitent ses pas
 Vers ce jouet de l'onde & du trépas.
 Quel coup de foudre ! ô Ciel ! c'est son Amante
 Qu'à ses pieds roule une vague écumante.
 C'est elle . . . Il tombe , immobile , éperdu ,
 Sur cet objet dans le sable étendu . . .
 Tout est glacé , la Parque est assouvie . . .
 Prêt d'expirer , le dernier de ses vœux

périt Héro après la mort déplorable de son
Epoux , & le plus grand des malheurs réunî
enfin pour toujours ces deux Amans fidèles.

Est qu'un tombeau les unisse tous deux,
Pour couronner cette union fidelle,
De sa ceinture il s'enchaîne avec elle.
La mort ainsi ne peut m'en arracher.
Il dit , s'élance , & tombe du rocher.
L'onde engloutit sa proie infortunée ,
Qui reparut vers Messine étonnée,
Où l'on grava tous ces événemens
Sur un tombeau commun à ces Amans.

PHROSINE ET MÉLIDORE.



Voici quelques morceaux de la Traduction de Marot , dont j'ai déjà parlé : on les lira avec plaisir.

.

Ero , jadis pleine de bonne grace ,
 Née de riche & de gentille race ,
 Etoit Nonain à Vénus dédiée ;
 Et se tenoit , vierge , & non mariée ,
 En une Tour dessus la mer assise ,
 Où ses parens bien jeune l'avoient mise.
 C'étoit de vrai une Vénus seconde :
 Mais si honteuse & chaste , que le monde
 Lui déplaisoit , & tant s'en absenta ,
 Qu'onc l'assemblée aux femmes ne hanta :
 Et davantage aux lieux jamais n'alloit ,
 Où la jeunesse amoureuse balloit ,
 Ni aux festins , ni à nopces aucunes ,
 En évitant des femmes les rancunes :
 Car , pour raison des beautés gracieuses ,
 Les femmes volontiers sont envieuses :
 Mais humblement elle faisoit sans cesse
 Vœux & offrande à Vénus la Déesse :
 Souvent aussi alloit sacrifier
 A Cupidon , pour le pacifier :
 Non moins craignant sa trouffe trop amère ,
 Que le brandon de sa céleste mère :
 Mais pour cela ne sçut finalement

110 HÉRO ET LÉANDRE.

Les traits à feux éviter nullement. . . .
 Dedans le Temple , où se faisoit la fête ,
 Ero marchoit en gravité honnête ,
 Rendant par-tout de sa face amiable
 Une splendeur à tous yeux agréable.
 Telle blancheur au visage elle avoit ,
 Que Cinthia , quand lever on la voit :
 Car sur le haut de ses joues paroissoient
 Deux cercles ronds, qui un peu rougissoient,
 Comme le fond d'une rose naïve ,
 Mêlé de blanche & rouge couleur vive.
 Vous eussiez dit ce corps tant bien formé ,
 Sembler un champ de roses tout semé ;
 Car par dessous sa blancheur non-pareille ,
 La Vierge étoit des membres si vermeille ,
 Qu'en cheminant , ses habits blancs & longs
 Montroient par fois deux roses aux talons.
 D'elle au surplus sortoient bien apparentes
 Graces sans nombre , & toutes différentes.
 Vrai est qu'en tout , trois Graces nous sont
 peintes
 Des Anciens : mais ce ne sont que feintes ,
 Vu que d'Ero un chacun œil friant
 Multiplioit cent Graces en riant. . . .
 Tu te dis fille à Vénus consacrée ;
 Fais donc cela qui à Vénus agréé.
 Viens , viens ma mie , & d'une amour égale
 Entrons tous deux en sa loi conjugale :
 Ce n'est pas chose aux vierges bien propice
 D'administrer à Vénus sacrifice :

Vénus ne prend aux pucelles plaisir :
Ses vrais statuts (si tu as le desir
De les savoir) & ses mystères dignes ,
Ce sont anneaux , nopces , lits & courtines.
Puisque aimes donc Vénus douce & traitable,
Aime la loi d'Amour tant délectable ;
Et me reçois , en laissant tous ces vœux ,
Pour humble serf , ou mari , si tu veux.....
Adonc Ero honteuse de rechef ,
Vers son manteau baissa un peu le chef ,
Et en couvrit sa face illustre & claire ,
Pensant en soi , Ero , que veux-tu faire ?
De l'autre part , Léander d'un extrême
Desir qu'il a , consulte avec soi-même ,
Comme il pourra devenir si heureux ,
De parvenir au combat amoureux....
Or avoit jà la nuit , d'eux attendue ,
Sa robe noire en l'air toute étendue ,
Et les humains rendit par-tout dormans ,
Fors Léander le plus beau des Amans.....
Et tellement en la mer se gouverne ,
Que lui tout seul naviguant vers sa Dame ,
Etoit sa nef , son passeur , & sa rame.....
Hélas ! c'étoient des nopces , mais sans danfes.
C'étoit un lit , mais lit sans accordances
D'Hymnes chantés : nul Poëte on n'y vit ,
Qui du sacré mariage écrivit.....
Là Ménestrels ne sonnèrent aubades :
Là Balladins ne jetèrent gambades....
Quant à Ero , pour si sûrement faire ,
Que ses parens ne connussent l'affaire ,

112 *HÉRO ET LÉANDRE.*

Toujours d'habits de Nonain se vêtoit ,
Et de jour vierge , & de nuit femme étoit....

. Puis tout subitement ,

Jetant un cri de personne insensée ,

Du haut en bas de la Tour s'est lancée.

Ainsi Ero mourut le cœur marri ,

D'avoir vu mort Léander son mari ,

Et après mort , qui Amans désassemble ,

Se font encor tous deux trouvés ensemble.



LÉANDRE ET HÉRO,

CANTATE.

PAR M^{lle}. DE LOUVENCOURT.

L O I N de la jeune Héro le fidèle Léandre
Formoit d'inutiles désirs.

Cher objet , disoit-il , de mes ardens soupirs ,
A quel bonheur fans vous puis-je jamais pré-
tendre ?

Quoi ? vainement vous partagez mes feux ?

La mer inhumaine & barbare

Oppose un fier obstacle au plus doux de mes
vœux.

Peux-tu souffrir , Amour , qu'elle sépare

Deux cœurs que tu veux rendre heureux ?

Non ; c'est trop soutenir les tourmens de l'ab-
sence :

N'écoutons plus que mon amour !

Et toi , Vénus , j'implore ta puissance ;

Trahirois-tu mon espérance

Sur les flots dont tu tiens le jour ?

A ces mots , du rivage il s'élance sans crainte ;

Le silence & la nuit lui prêtent leurs secours ;

Et l'amoureuse ardeur dont son ame est atteinte

Lui cache le péril qui menace ses jours.

Dieux des Mers , suspendez l'inconstance de
l'onde !

Calmez les vents impétueux !

L'Amour expose à vos flots dangereux

Le plus fidèle Amant du monde.

Volez , volez , tendres Zéphirs ;

Conduisez cet Amant fidèle ,

Où mille fois , touchés de sa peine cruelle ,

Vous avez porté ses soupirs !

Cependant sur les flots cet Amant généreux

Trouvoit un facile passage.

Le Ciel sembloit favoriser ses vœux.

Il apperçoit déjà le fortuné rivage ,

Quand tout-à-coup Borée , en sortant d'escla-
vage ,

Change un calme si doux en un orage affreux.

Tous les vents déchaînés se déclarent la guerre ;

La foudre éclate dans les Cieux ;

Et la Mer irritée , au-dessus du tonnerre ,

Porte ses flots audacieux.

Dans ce péril pressant , Léandre qui se trouble ,

Ne sçauroit échapper au trépas qui le suit.

L'obscurité qui se redouble ,

Dérobe à ses regards le flambeau de la nuit.

C'en est fait : il périt. Cette affreuse nouvelle

De la sensible Héro perce le triste cœur :

Elle succombe à son malheur :

Et dans les mêmes flots cette Amante fidelle

Finit sa vie & sa douleur :

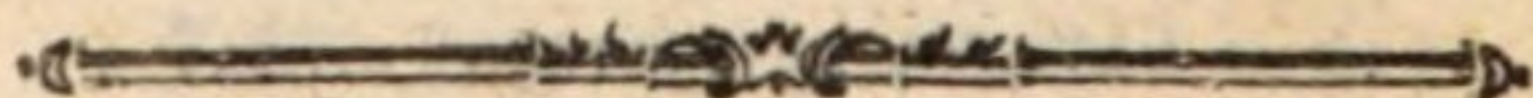
Mais Neptune , touché d'une flamme si belle ,

Reçoit ces deux Amans au rang des Immortels ;

Et , réparant du Sort l'injustice cruelle ,
Unit leurs tendres cœurs par des nœuds éternels.

Amour , tyran des tendres cœurs ,
Arrache ton bandeau , connois ton injustice ,
Et ne laisse plus au caprice
A décider de tes faveurs !
Tu répands tes biens & tes peines
Dans un funeste aveuglement.
Toujours sur le plus tendre Amant
Tombent tes rigueurs inhumaines.





Entre ces deux excès la route est difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite & Virgile.
Que leurs tendres Écrits, par les Graces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feuilletés.
Seu's, dans leurs doctes vers, ils pourront
vous apprendre
Par quel art sans bassesse un Auteur peut des-
cendre ;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les
vergers,
Au combat de la flûte animer deux Bergers ;
Des plaisirs de l'Amour vanter la douce amorce ;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné
d'écorce.





V I E

DE THÉOCRITE.

THÉOCRITE naquit à Syracuse, Ville de Sicile, sous le règne de Ptolémée, fils de Lagos, environ 270 ans avant l'Ere Chrétienne. Son père se nommoit *Simmichus*, & sa mère *Philine*. Il étoit contemporain de Ménandre, ce fameux Poëte Comique, & vécut à la Cour de Ptolémée Philadelphie, Roi d'Egypte. On rapporte qu'étant de retour dans sa Patrie, il eut l'imprudence d'écrire, & de publier des Satyres contre Hiéron, Tyran de Syracuse, qui se vengea en le faisant périr.

Théocrite est regardé à juste titre comme l'Inventeur & le Père de la Poésie Pastorale, quoique avant ce Poëte, on eût sans doute déjà composé des Chançons champêtres, & célébré les amours, les jeux, les animosités, les jalousies, les combats & toutes les disputes des Bergers. Tous les connoisseurs

donnent à Théocrite le premier rang dans l'Idylle , ou Eglogue , & le préfèrent sans hésiter à Moschus , Bion , Virgile même , Calpurnius & Némésianus. Il est impossible de faire passer dans une Traduction Françoisse toutes les graces naïves , légères , naturelles & champêtres , la simplicité admirable , la douceur enchanteresse , la rusticité charmante qui caractérisent les Idylles de ce Poëte. Toutes ces délicatesses , toutes ces beautés de la Nature s'évanouissent dès qu'on les touche : il est bien difficile , en les maniant , de ne pas les altérer & les flétrir. Je compte beaucoup sur l'indulgence du Public pour cet Essai , que je n'expose au grand jour qu'en tremblant. Comme le bel esprit fait de plus en plus des progrès , & anéantit les notions les plus naturelles , je vais mettre sous les yeux du Lecteur le sentiment de quelques Auteurs modernes sur la Poésie Pastorale , & je commence d'abord par un morceau de l'Abbé Desfontaines , dans lequel il fait connoître la nature du Poëme Pastoral.

„ Si l'on juge , dit ce Critique judicieux ,
„ du mérite de l'ancienne Poésie Pastorale sur

„ l'idée peu avantageuse qu'on a essayé d'en
„ donner vers la fin du dernier siècle , & si
„ l'on est prévenu en faveur du nouveau systê-
„ me sur l'Eglogue , on pourra ne prendre au-
„ cun plaisir à la lecture de celles de Théo-
„ crite. On n'y trouvera ni tendres amouret-
„ tes , ni brillantes antithèses , ni pensées
„ fines , ni rien qui approche de ces sentimens
„ analysés qui forment ce qu'on appelle la mé-
„ taphysique du cœur , & ce qu'on pourroit
„ nommer la mousse de l'esprit. Il faut aimer
„ le naturel & le simple , pour aimer les Pastro-
„ rales de Théocrite & de Virgile , & savoir
„ goûter autre chose que des traits ingénieux
„ & délicats. Il faut avoir assez de bon sens ,
„ pour ne pas vouloir que des Habitans de la
„ Campagne soient des discoureurs de ruelle ,
„ ou des personnages de Roman. Le Lecteur
„ judicieux doit se transporter dans ces siècles
„ reculés , où la condition Pastorale , sans être
„ stupide , ni misérable , étoit affranchie de
„ certaines bienféances arbitraires , établies
„ dans la suite par un nouveau genre de société,
„ qui a exigé des loix , & conséquemment de
„ nouvelles mœurs. Dans ces premières

„ temps , l'unique passion de l'homme étoit
„ peut-être l'amour. Mais comme ce n'étoit
„ pas un desir effréné , ce n'étoit pas non plus
„ une molle galanterie , ni un sentiment chimé-
„ rique. Le Berger n'aimoit pas plus sa Ber-
„ gère , que ses brebis , ses pâturages , & ses
„ vergers. Des troupeaux féconds , une abon-
„ dante récolte , une heureuse vendange com-
„ bloient ses desirs. Son amour-propre se bor-
„ noit à avoir de la beauté , & à être loué sur
„ cet avantage , à exceller dans la Poésie &
„ dans le Chant. Comme les bois , les mois-
„ sons , les fleurs , les fruits , les troupeaux ,
„ les bêtes farouches , les fontaines , les fleuves ,
„ les montagnes , les rochers , les prairies ,
„ étoient sans cesse présens à leurs yeux & à
„ leur esprit : c'étoit le sujet le plus ordinaire
„ de leurs entretiens ; & c'étoit de-là qu'ils
„ empruntoient leur langage figuré. Leurs vers
„ n'avoient point d'autres objets , & s'ils réus-
„ sissent à peindre , ils se croyoient avec
„ raison excellens Poètes , sans le secours des
„ antithèses , des pointes & des épigrammes.
„ Leur galanterie ignoroit cette futile délica-
„ tessé ,

„ tesse , que la Nature n'enseigne point : elle
„ ne connoissoit dans le commerce amoureux
„ que la tendresse , que la bonne foi , & la
„ constance. . . . La vertu & le vice étoient
„ également simples & naturels. . . Je demande
„ si la peinture d'une vie innocente , & d'une
„ société entièrement différente de la nôtre ,
„ telle qu'étoit l'ancienne société humaine ,
„ n'est pas digne de notre attention ? Quoi de
„ plus capable d'animer la Poésie , & de plaire
„ à l'imagination , que les prairies , les ver-
„ gers , les bois , les fontaines , les ruisseaux ,
„ la douce haleine des Zéphirs , les fleurs , le
„ chant des oiseaux , les Abeilles , les grottes ,
„ l'azur des cieux ? Les Bergers de Théocrite
„ parlent souvent de leurs troupeaux, mais sans
„ grossièreté & sans bassesse , & nullement com-
„ me nos Payfans en pourroient parler aujour-
„ d'hui. Loïn que les comparaisons rendent
„ leurs discours froids & languissans , c'est au
„ contraire ce qui les anime & les embellit.
„ Comme ils sont supposés avoir beaucoup de
„ loisir & de tranquillité d'esprit , ils peuvent

„ s'exercer plus aisément , & avec plus de
„ justesse que les autres hommes , à comparer
„ les choses : mais leurs comparaisons sont tou-
„ jours champêtres , & c'est ce qui en fait
„ l'agrément. Bornés à ce qui frappe sans
„ cesse les yeux , & occupés de la pluie & du
„ beau temps , du cours du Soleil & des
„ Etoiles , de la fécondité de la terre , de
„ leurs troupeaux , de la verdure des prés &
„ des bois ; ils y rapportent toutes leurs pen-
„ sées , & c'est ce qui leur fournit une abon-
„ dance merveilleuse de similitudes , infiniment
„ agréables à l'esprit , qui aime toujours ou à
„ comparer lui-même , ou à jouir des compa-
„ raisons qu'on lui offre. »

Voici comme M. l'Abbé Batteux s'exprime
dans son *Cours de Belles - Lettres* : » On s'est
„ plu à voir naître la Poésie Pastorale sur les
„ bords de l'Anapus , dans les vallées d'Elore ,
„ où se jouent les Zéphirs , où la scène est
„ toujours verdoyante , & l'air toujours ra-
„ fraîchi par le voisinage de la mer. Quel ber-
„ ceau plus digne de la Muse Pastorale , dont

„ le caractère est si doux ! . . Théocrite a peint
„ dans ses Idylles , la Nature simple , naïve &
„ gracieuse : on peut regarder son Ouvrage
„ comme la Bibliothèque des Bergers , s'il
„ leur est permis d'en avoir une. On y trouve
„ recueillis une infinité de traits dont on peut
„ former les caractères qui conviennent aux
„ Bergers. Il est vrai qu'il y en a quelques-uns
„ qui auroient pu être plus délicats , d'autres ,
„ dont la simplicité ne nous paroît pas assez
„ assaisonnée , mais dans la plupart il y a une
„ douceur, une mollesse , que ceux qui l'ont
„ suivi ont copiée , plutôt que d'entreprendre
„ de l'imiter. On pourroit les comparer à
„ ces fruits d'une maturité exquise , servis
„ avec toute la fraîcheur du matin , & ce
„ léger coloris que semble y laisser la rosée.
„ La versification de ce Poëte est admirable ,
„ pleine de feu , d'images , & sur-tout d'une
„ mélodie , qui lui donne une supériorité in-
„ contestable sur tous les autres Chez
„ Théocrite , l'Idylle est dans un bois , ou
„ dans une prairie riante ; il a peint la Nature

„ simple , & quelquefois négligée. On
„ veut qu'une Eglogue amuse doucement ,
„ mollement , si j'ose parler ainsi ; que sa
„ lecture soit pour nous comme un demi-som-
„ meil , où l'on ne pense qu'autant qu'il le
„ faut , pour sentir qu'on se repose ; & c'est
„ précisément ce que produit le ton & la mar-
„ che de Théocrite. „

Longepierre , qui a traduit en vers les quinze
premières Idylles de Théocrite , parle ainsi de
ce même Poète : „ il y a peu de Poètes aussi
„ fameux , & aussi dignes de la réputation
„ qu'ils se sont acquise , que Théocrite. Les
„ meilleurs Auteurs de tous les temps qui en
„ ont parlé , l'ont comblé d'éloges ; & ses
„ Poésies le louent encore mieux , auprès de
„ ceux qui en peuvent connoître les beautés.
„ Aussi ont-elles mille charmes ; & , sous une
„ simplicité toute naïve , elles enferment des
„ agrémens inexprimables ; elles laissent apper-
„ cevoir des beautés dépouillées d'ornemens ,
„ & même quelquefois un peu négligées , mais
„ gracieuses & touchantes dans leur simpli-

„ cité. En un mot , elles semblent puisées dans
„ le sein de la Nature , & dictées par les Graces
„ mêmes. L'amour , il est vrai , ouvre
„ l'esprit , mais il ne le change pas ; il polit
„ les Bergers , mais il ne les élève point au-
„ dessus de leur condition , jusqu'à leur faire
„ oublier ce qu'ils sont : c'est le cœur sur-tout
„ qu'il fait entrer dans le langage qu'il leur
„ dicte. Il leur inspire des choses tendres &
„ passionnées , des choses agréables & jolies
„ même ; mais revêtues d'images propor-
„ tionnées à leur caractère , à leur vie , à
„ leur emploi ; empruntées des objets qui
„ les environnent , & embellies de couleurs
„ familières & naturelles à ceux qui par-
„ lent. Il est moins difficile d'orner
„ & d'enrichir , que de peindre à nud. Représen-
„ ter la Nature sans voile & sans ornement ;
„ l'offrir d'une manière simple & naïve ; mêler
„ des graces & des charmes à cette grande
„ simplicité , n'est pas un talent ordinaire :
„ ce sont des coups de maître , & l'effort de
„ la plus haute perfection ; & c'est aussi en

„ qu'il a réussi admirablement Théocrite ;
„ c'est ce qui le distingue & le caractérise ;
„ en un mot , c'est la source de tant de
„ beautés qu'on admire en lui , & de la grande
„ réputation qu'il a méritée. . . . Je ne crains
„ point de dire qu'il n'y a peut-être point de
„ Poëte , dont il soit si difficile de faire une
„ belle Traduction. La principale beauté de cet
„ Auteur consiste dans une grande simplicité de
„ pensées & d'expressions , dans une peinture
„ naïve & champêtre des mœurs des Bergers ,
„ dans des images convenables aux sujets qu'il
„ traite. . . . Attrait sans fard , beauté sans
„ ornement , simplicité sans bassesse , douceur
„ sans insipidité , variété sans égarement , air
„ champêtre sans rusticité , abaissement sans
„ petitesse , graces sans affectation , esprit sans
„ brillant , contrainte sans esclavage ; voilà les
„ charmes qu'on rencontre à chaque pas dans
„ Théocrite. . . . La Nature règne dans ses
„ Idylles ; elle y peint , elle y anime , elle y
„ égaye toutes choses. Elle se fait voir &
„ sentir par-tout , elle y respire toute entière.

„ Si l'on y entrevoit l'art dans quelques en-
„ droits, c'est toujours sous l'image de sa
„ rivale, & si bien déguisé, qu'il est impossible
„ de le démasquer entièrement ; les plus fins
„ connoisseurs y sont trompés les premiers....
„ Théocrite est simple, naïf ; mais d'une
„ simplicité qui a mille graces. C'est une beauté
„ qui ne doit ses charmes qu'à elle-même ;
„ une beauté nue & dépouillée de toute sorte
„ d'ornemens, mais toute gracieuse & toute
„ attrayante. On diroit que ce Poëte a été
„ persuadé que la moindre parure, loin d'em-
„ bellir un si charmant objet, en déroboit
„ aux yeux quelque grace ; & l'on ne peut se
„ lasser d'admirer un génie qui a trouvé le
„ secret de produire de si belles choses, en
„ prenant autant de soin pour fuir toute sorte
„ d'ornemens, que les autres en prennent pour
„ les amener... Il est riche en imaginations ;
„ varié, fécond en pensées, en peintures, en
„ caractères. On peut le comparer à un de ces
„ beaux lieux formés à plaisir par la nature,
„ où elle s'est jouée elle-même, & où

„ elle n'a rien oublié de ce qu'elle a cru capa-
„ ble de plaire ; où elle a étalé ses plus doux
„ trésors , & dans une confusion souvent né-
„ gligée ; mais toujours abondante & agréable ,
„ parmi les objets les plus rians , elle s'est plu
„ à en placer quelques-uns de sauvages , &
„ d'un peu bruts , comme pour se distinguer
„ par ces traits , & en offrant plus de variété ,
„ faire connoître toute l'étendue de sa puis-
„ sance. , , Théocrite est coulant , doux , har-
„ monieux , délicat , heureux & vif dans ses
„ expressions , exact à conserver le nombre
„ du vers bucolique ; enfin il a tous les avanta-
„ ges de la Langue Grecque : sa facilité est
„ inimitable : son génie aisé produit en grand
„ nombre des choses simples , agréables , na-
„ turelles , sans peine , sans étude , sans des-
„ sein , sans effort , & en se jouant ; en sorte
„ qu'elles semblent naître d'elles-mêmes sous
„ les mains de ce Poëte , & que communi-
„ quant à ceux qui le liront cette facilité , il
„ met leur esprit dans une situation aisée &
„ agréable , dont rien ne trouble le calme & la

„ douceur. Plus on aura de délicatesse , & plus
„ on aura de goût pour Théocrite „.

Je n'ajouterai rien à ces éloges , sinon que
ce Poëte est quelquefois sublime , qu'il traite
des objets importans , & chante souvent d'un
ton un peu plus élevé qu'il ne paroît convenir
à l'Idylle :

Sicelides Musæ , paulò majora canamus.

Cependant , si l'on y fait bien attention , l'on
reconnoîtra que dans les sujets qui , au premier
coup d'œil , semblent étrangers au genre Bu-
colique , ce Poëte a l'art d'employer des
images & des comparaisons champêtres , en
forte que pour l'ordinaire on peut lui appli-
quer ces vers admirables de Boileau.

Telle qu'une Bergère , au plus beau jour de Fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête ,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans ,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux
ornemens ,
Telle , aimable en son air , mais humble dans
son style ,
Doit éclater sans pompe une élégante Idylle.

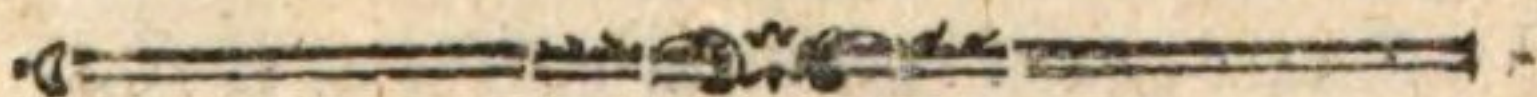
Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux ,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux ,
Il faut que sa douceur flatte , chatouille ,
éveille ,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille ,





IDYLLES

DE THÉOCRITE.



IDYLLE PREMIÈRE.

THYRSIS , UN BERGER.

THYRSIS.

LE PIN qui couronne les bords de cette claire fontaine fait entendre un doux murmure ; mais , aimable Berger , les sons de ta flûte n'ont pas moins de douceur ! Tes chants ne le céderont jamais qu'à ceux de Pan ; & si ce Dieu reçoit un bouc armé de ses cornes , tu obtiendras une chèvre ; s'il se contente au contraire d'une chèvre , tu ne remporteras alors pour prix de ta victoire qu'une jeune chèvre : la chair en est tendre & délicate , tant qu'on n'a pas commencé à la traire.

LE BERGER.

Thyrsis , tes chants sont plus agréables que le murmure de cette eau qui coule en s'épanchant du haut de ce rocher ! Si les Muses acceptent pour présent une tendre brebis , ta victoire sera payée d'un jeune Agneau : mais si ces Déeses préfèrent l'agneau , tu recevras alors une jeune brebis.

THYRSIS.

Berger , viens t'asseoir au pied de ce Côteau ; viens sur ces bruyères faire résonner ta flûte en l'honneur des Nymphes ! Pendant ce temps , je ferai paître tes chèvres.

LE BERGER.

Il ne nous est pas permis , ô Thyrsis , il nous est absolument défendu de jouer de la flûte vers le milieu du jour : nous redoutons le Dieu Pan : c'est le temps où il se repose , après s'être beaucoup fatigué à la chasse. Ce Dieu s'irrite aisément , & son visage est toujours enflammé de colère : mais pour toi , ô Thyrsis , qui as été instruit des tourmens de Daphnis ; toi qui as remporté le prix des chants bucoliques , suis-moi ; allons nous reposer sous cet ormeau touffu, vis-à-vis cette statue de Priape, & celle des Nymphes de ces fontaines. Il y a dans cet endroit des sièges de gazon , ombragés par ces

chênes majestueux : c'est une retraite convenable à des Bergers. Si tu veux chanter comme autrefois, lorsque tu disputois la victoire à Chromis, ce Berger de Libye, je te permettrai de traire trois fois cette chèvre, mère de deux jumeaux ; quoiqu'elle allaite deux petits, elle remplit encore chaque jour de son lait deux grands vases. Je te donnerai en outre une tasse profonde, enduite de cire odorante : elle est garnie de deux anses ; la sculpture conserve toute sa fraîcheur & toute sa nouveauté. Les bords sont chargés de lierre serpentant, entremêlé avec l'Amaranthe, dont la fleur est dorée. Une femme charmante, ornée d'un voile & de bandelettes, est gravée au fond. Cette figure est dessinée avec un art merveilleux ; c'est un ouvrage parfait. On voit près de cette Beauté deux Amans à longue chevelure : ils lui parlent tour-à-tour, lui font de vifs reproches sur son indifférence : mais son ame n'en est point touchée ; elle regarde tantôt celui-ci avec un sourire malin, & tantôt elle paroît donner à celui-là toute son attention. Ces deux malheureux, les yeux enflammés d'amour, se consomment en vain auprès d'elle. On apperçoit plus loin un vieux pêcheur, & un rocher aride sur lequel il se hâte de traîner un immense filet, pour le lancer dans la mer. Ce Vieillard semble faire des efforts prodigieux ; on diroit qu'il déploie toute sa force pour cette pêche : ses veines sont gonflées au-tour de son cou : tous ses muscles sont tendus : quoique

déjà blanchi par les années , il a autant de vigueur qu'à la fleur de l'âge. Une vigne chargée de grappes vermeilles , & ciselée avec un art admirable , s'offre aux regards tout auprès de ce vieux Pêcheur. Un jeune Berger , couché le long de la haie , en est le gardien. On voit autour de lui deux renards : l'un d'eux court à travers le plant de vigne , & détruit les raisins déjà mûrs ; l'autre médite quelque fourberie auprès de la panetière ; & semble dire qu'il ne s'éloignera pas sans avoir auparavant dérobé le déjeuner du jeune Pâtre. Celui-ci s'occupe à tresser ensemble de la paille & du jonc , afin d'en construire des pièges pour surprendre des cigales , & il prend tant de plaisir à son ouvrage , qu'il oublie entièrement sa panetière , son déjeuner , & la garde de la vigne. Des branches flexibles d'Acanthe embrassent tout le contour de cette belle tasse. Cet ouvrage divin excitera ton admiration ; tu en feras enchanté. Un jeune Nautonnier de Calydon me l'a vendue pour une chèvre & un grand fromage de lait excellent (1). Ce vase n'a point encore approché de mes lèvres : jamais personne ne s'en est servi : je t'en ferai présent volontiers , ô mon

(1) Quelques Commentateurs prétendent qu'il faut lire *gâteau* au lieu de *fromage*. La différence n'est pas fort essentielle. Ces deux idées sont également champêtres , & dans les mœurs des Bergers.

cher Thyrsis , si tu veux chanter les vers que je desire. Je ne suis point jaloux de ta gloire ; allons , commence : tu ne feras point entendre tes chants dans les Enfers , où régner le silence & l'oubli !

T H Y R S I S.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Je suis Thyrsis , habitant de l'Etna : c'est la voix de Thyrsis que vous entendez.

Muses , où étiez - vous pendant que Daphnis étoit consumé d'amour ? Habitez-vous les vallons délicieux de Tempé , arrosés par le Pénée ? Erriez - vous sur le Pinde ? Vous ne parcouriez point alors les bords du majestueux Anapus , ni le sommet élevé de l'Etna , ni les ondes sacrées d'Acis.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Les loups , les bêtes féroces ont déploré son malheur par leurs hurlemens affreux : les lions à sa mort ont fait retentir les forêts de leurs longs rugissemens.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Des Taureaux , des Génisses , de jeunes Veaux & leurs mères , se sont attroupés en grand nombre autour de lui , & ont pleuré sa perte.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Mercure le premier quitta le sommet des montagnes , s'approcha de Daphnis , & lui dit : Quel est donc , ô Daphnis , quel est le sujet de ton accablement ? D'où naissent les feux qui te consomment ?

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Tous les Bergers , tous les Pasteurs accoururent vers lui : tous lui demandèrent quel tourment il enduroit. Priape y vint aussi , & lui adressa ces mots : Infortuné Daphnis , pourquoi te laisser abattre ainsi par le chagrin ! Une jeune Beauté te cherche avec empressement sur les bords des fontaines , & à travers les forêts.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Tu es trop malheureux dans ton amour : il trouble ta raison. Jusqu'ici tu avois été célèbre , & renommé par ta sagesse ; mais aujourd'hui tu n'es plus qu'un Berger mercenaire , & tu ressembles à ces Pâtres grossiers , qui , témoins de l'accouplement des boucs & des chèvres , en sèchent de douleur.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

De même quand tu apperçois de jeunes Bergères rire & folâtrer ensemble , aussi-tôt ta jalousie se manifeste dans tes regards , de ce que tu ne peux danser avec elles. Daphnis garda un profond silence , & tout entier en proie à son amour , il le conserva jusqu'à son trépas.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

L'aimable Vénus s'y rendit la dernière : les ris voltigeoient sur ses lèvres , tandis que la colère étoit au fond de son cœur. Eh bien , Daphnis , lui dit-elle , tu te vantois de triompher de l'Amour ! Mais cependant te voilà vaincu , dompté par ce Dieu terrible.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Daphnis répondit ainsi à la Déesse : O redoutable Vénus ! O Déesse odieuse ! O Vénus , ennemie cruelle des mortels ! Tu crois donc que j'ai perdu toute espérance ! Vas , Déesse détestable , Daphnis causera le désespoir de ton fils , jusques dans le sombre séjour des morts.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Déesse , vas sur le mont Ida , où l'on dit qu'un jeune Berger... cours vers Anchysé , à l'ombre des chênes touffus..... ici on ne trouve qu'un léger gazon... Ici les Abeilles voltigent en bourdonnant autour de leurs ruches.

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Adonis étoit plein de charmes & d'appas : il faisoit paître des troupeaux : il perçoit des lièvres à la chasse , & poursuivoit des bêtes farouches,

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Ose aller te présenter encore vis-à-vis de Diomède , & le défier au combat ! Dis-lui : J'ai vaincu le Berger Daphnis ; viens combattre contre moi !

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

Loups , bêtes féroces , & vous , Ours , habitants des montagnes , adieu ; le Berger Daphnis n'habitera plus avec vous sous ces chênes , au milieu des bois & des forêts ! Adieu , belle Fontaine d'Aréthuse ! Adieu , Fleuves qui roulez doucement vos flots argentés , vers les ondes du Thymbris !

Commencez , Muses chéries , commencez des chants bucoliques !

O Pan ! ô Dieu des Bergers , soit que tu parcoures maintenant la haute montagne du Lycée ; soit que tu erres sur le vaste sommet du Ménale , viens dans l'Isle de Sicile : abandonne le Promontoire d'Hélice , & le tombeau élevé du fils de Lycaon , ce Tombeau révéré même des Dieux !

Cessez , Muses , cessez enfin ces chants bucoliques !

Approche , Roi des Bergers ; reçois cette flûte harmonieuse , agréable , & collée avec de la cire ! L'embouchure en est aisée. Victime

malheureuse de l'Amour , je me sens entraîner dans les Enfers.

Cessez , Muses , cessez enfin ces chants bucoliques !

Buissons , & vous épines , produisez , portez maintenant des violettes ! Que le beau Narcisse étale désormais ses fleurs sur le genevrier ! Que tout change de forme & de nature ! Que le Pin se charge de poires , puisque Daphnis périt cruellement ! Que les Cerfs blessent maintenant les Chiens , & que les tristes Hiboux le disputent sur les montagnes aux tendres Rossignols !

Cessez , Muses , cessez enfin ces chants bucoliques !

Daphnis n'en put dire davantage : ses forces l'abandonnent : Vénus s'approche de lui , veut le soutenir & le ranimer ; mais la Parque avoit déjà coupé la trame de ses jours. C'est ainsi que Daphnis passa le fleuve fatal : l'onde noire engloutit ce Berger agréable aux Nymphes , & favorisé des Muses.

Cessez , Muses , cessez enfin ces chants bucoliques !

Berger , donne-moi la tasse , & fais approcher la Chèvre , afin que je puisse la traire , & faire des libations aux Muses. Je vous salue , Muses chéries , je vous salue ! Je veux dans la suite chanter en votre honneur des chansons encore plus douces & plus harmonieuses.

LE BERGER.

Puisse ta bouche enchanteresse être remplie de flots délicieux de miel ! Puisses-tu savourer des figues cueillies dans l'Attique ! Tu chantes avec plus de douceur que la Cigale. Voici la tasse , aimable Berger : combien l'odeur en est suave ! Tu vas croire qu'elle a été plongée dans la Fontaine des Déeses des Saisons. Viens ici Cyfsethe ! Berger , tu peux la traire présentement : & vous , mes Chèvres , gardez - vous de sauter & de bondir devant votre chef (1) , de peur d'exciter ses feux !



IDYLLE II (2).

SIMETHE, OU L'ENCHANTERESSE.

Où sont ces lauriers ? Où sont ces Philtres amoureux ? Thestylis , apporte-les-moi promptement , & couronne cette coupe avec de la

(1) Devant le *Bouc*.

(2) Longepierre s'exprime ainsi au sujet de cette Idylle : » Cette Idylle est , à mon gré , » la plus belle de Théocrite , & peut-être » nous reste-t-il peu de morceaux de l'Anti- » quité aussi parfaits. Il y règne d'un bout à » l'autre un génie , une vivacité , une force » d'expression , & sur-tout un pathétique qui

laine couleur de pourpre , afin d'amollir le cœur de l'infidèle qui cause mon tourment ! Il y a douze jours entiers que le cruel m'abandonne. Il ignore si je respire encore ou non. Le barbare n'a pas même daigné frapper à ma porte. Vénus & le volage Amour ont sans doute fixe son cœur vers un nouvel objet. J'irai demain dans la Palestre de Timagète , pour le voir : je lui demanderai pourquoi il en agit ainsi avec son Amante. Mais je veux lui faire sentir aujourd'hui le pouvoir de mes enchantemens. O Lune , prête-moi ta brillante clarté ! ô Déesse , je vais t'adresser mes chants , ainsi qu'à l'infernale Hécate que les chiens redoutent , lorsqu'elle marche au travers des flots de sang noirâtre , & parmi les ossemens & les tombeaux. Je te salue , Hécate , Divinité terrible ! Ne m'abandonne pas ! Rends ces charmes aussi puissans que ceux de Circé , de Médée , & de la blonde Périclès !

Charme puissant , ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Le feu a déjà consumé la farine ! Jettes - en d'autre , trop lente Thestylis ! Mais à quoi

„ t uche & qui attache agréablement : aussi
 „ ai-je oui dire à M. Racine , si bon juge & si
 „ grand maître en cette matière , qu'il n'a
 „ rien vu de plus vif , ni de plus beau dans
 „ toute l'Antiquité „.

penfes-tu donc ? Scélérate , ferois-je auffi l'objet de tes mépris ? Jette donc cette farine dans le feu , & dis en même-temps ; *J'y jette de même les os de Delphis.*

Charme puiffant , ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Delphis cause mon tourment. C'est pour l'en punir que je brûle ce laurier : il a pris feu tout-à-coup en pétillant , & s'est entièrement réduit en cendres. Puisse une flamme dévorante consumer également Delphis !

Charme puiffant , ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Comme je fais fondre cette cire fous d'heureux aufpices , que l'Amour amolliffe de même le cœur de Delphis ! Comme ce cercle d'airain roule à mes pieds , que l'ingrat , conduit par Vénus , fasse pareillement plusieurs tours vis-à-vis de cette porte !

Charme puiffant , ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Je vais offrir le fon. Pour toi , Diane , tu pourrois amollir non-seulement le diamant renfermé dans les entrailles de la terre , mais encore les corps les plus durs & les p'us folides ! Thestylis , les chiens commencent à aboyer dans la ville : la Déesse paroît déjà dans les carrefours : frappe au plutôt ce vase d'airain !

Charme puiffant , ramène dans ces lieux mon Amant volage !

La mer est calme présentement , & les vents se taisent , tandis que la douleur assiège cruellement mon ame. Je brûle toute entière pour l'ingrat , qui , au lieu de me donner le doux nom d'Epouse , m'a ravi malheureusement mon trésor le plus précieux , & a flétri ma réputation !

Charme puissant , ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Je fais trois libations , & je répète trois fois ces mots , ô redoutable Déesse ! *Quelque objet qui enchaîne le cœur de mon Amant , puisse Delphis l'oublier , ainsi que Thésée perdit à Naxe , dit-on , le souvenir de la belle Ariane !*

Charme puissant , ramène dans ces lieux mon Amant volage !

L'Hippomane croît dans l'Arcadie : cette plante rend furieux les chevaux & les cavalles légères & les fait errer à pas précipités sur le sommet des montagnes. Puissé-je voir Delphis , saisi d'une fureur amoureuse , accourir ici de la Palestre avec la même ardeur !

Charme puissant , ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Delphis a perdu cette frange de son vêtement : je vais la mettre en pièces , & la jeter dans ce feu violent. Amour , ah cruel Amour , tu as tari tout mon sang dans mes veines !

Charme puissant , ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Delphis , je broyerai un Lézard , & je te porterai demain ce breuvage funeste ! Thestylis , prends ces poisons : frottes-en le seuil de cette porte , où mon cœur reste toujours enchaîné , tandis que le perfide me dédaigne , & dis en même temps (1) ; *je disperse les os de Delphis.*

Charme puissant , ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Maintenant que je suis seule & abandonnée , depuis quelle époque pleurerai-je mon amour ! Par où commence rai-je ! Qui m'a fait ce présent fatal ! Anaxo , fille d'Eubulus , vint , une corbeille à la main dans le bois consacré à Diane : on y conduisoit avec beaucoup de pompe plusieurs bêtes sauvages , & sur-tout une Lionne superbe.

Lune adorable , dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Theucarile , ma Nourrice , dont le souvenir me fera toujours agréable , demeuroid auprès de nous : elle me pria , me conjura d'aller voir cette Fête brillante. Hélas , je la suivis malheureusement ! J'étois vêtue d'une robe précieuse , & couverte d'un voile fin & délié , que j'avois emprunté à Cléaris.

(1) Il y a dans le Grec , dis en *crachant*. Cette circonstance avoit lieu dans les enchantemens. Cette idée peut paroître désagréable à des François : mais il faut se transporter , quand on lit un Auteur , dans les siècles où il écrivoit.

Lune adorable , dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Lorsque j'étois au milieu du chemin qui conduit à la maison de Lycon , j'apperçus Delphis & Eudamippe : ils marchaient ensemble : le tendre duvet de leurs joues ressembloit au pâle souci , & leur peau étoit plus éclatante que le disque de la Lune. Ils revenoient de la Palestre , où ils s'étoient beaucoup exercés.

Lune adorable , dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Dès que je le vis , ma raison se troubla ; mon cœur fut cruellement tourmenté ; ma beauté perdit tous ses charmes ; interdite , éperdue , je ne pris plus d'intérêt à cette Fête , & j'ignore comment je m'en retournai : une fièvre brûlante me consumoit : je restai couchée dans mon lit dix jours & dix nuits.

Lune adorable , dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Une pâleur mortelle se répandit sur tout mon corps : mes cheveux tombèrent : j'étois d'une maigreur épouvantable. Quels mouvemens ne me suis-je point donnés alors ! Quelle Magicienne n'ai-je pas consultée ! Soins inutiles ! Je ne reçus aucun adoucissement , & le tems fuyoit d'une aile rapide.

Lune adorable , dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Je découvris enfin la vérité à Thestylis. Trouve , lui dis-je , un remède à mon cruel tour-

ment ! Infortunée que je suis , Delphis possède mon ame toute entière ! Rends-toi auprès de la Palestre de Timagète : tâche d'y appercevoir Delphis ; il se trouve tous les jours dans cet endroit qu'il aime beaucoup (1).

Lune adorable , dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

(1) Les *Palestres*, chez les Grecs , étoient des espèces d'Académies entretenues aux dépens du Public : on les appeloit encore *Gymnases* , & elles étoient composées de différentes pièces , dont voici les principales : les Portiques extérieurs qui étoient le lieu où les Mathématiciens , les Philosophes , les Rhéteurs , & les Maîtres des autres Sciences , faisoient leurs leçons publiques ; l'*Ephebeum* , où se rendoient les jeunes gens pour apprendre en particulier , & hors du public leurs exercices : ils s'y assembloient toujours de grand matin ; le *Gymnastexion* , où l'on gardoit les habits de ceux qui alloient aux bains , ou aux exercices ; l'*Unctuarium* , où se faisoient les onctions qui précédoient , ou qui suivoient la lutte ou les bains ; le *Conisterium* , où l'on se couvroit de fable pour sécher l'huile ou la sueur ; la *Palestre* , où se faisoient les exercices de la lutte , du pugilat , du pancrace ; le *Sphæristerion* , qui étoit proprement un jeu de paume destiné pour les exercices où l'on se servoit d'une balle ; les *Xistes* , qui étoient des portiques où les Athlètes faisoient leurs exercices quand il faisoit ou mauvais temps , ou pendant l'hiver. Le *Stade* faisoit encore partie des *Palestres* ou *Gymnases* : c'étoit un grand espace de terrain sablé , & de forme demi-circulaire ; il y avoit des degrés

Quand tu le verras seul , fais-lui quelque signe , & dis-lui : *Simethe vous demande*. Amène-le ensuite avec toi. Thestylis part à ces mots , & revient accompagnée du charmant Delphis. Dès que je l'apperçus franchir d'un pied léger le seuil de cette porte.....

Lune adorable , dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Soudain je devins plus froide que la glace. Une sueur pareille à la rosée du matin inondoit mon visage : ma langue embarrassée gardoit le silence : je n'aurois pu même faire entendre les sons mal articulés que balbutient en songe les enfans , lorsqu'ils appellent leur tendre mère. J'étois glacée , pétrifiée.

Lune adorable , dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Le cruel me regarde , baisse les yeux , s'assied auprès de moi , & m'adresse ces paroles : *Simethe* , quand tu m'as fait dire de venir tu n'as prévenu mon desir , qu'autant que je devançai dernièrement à la course le beau Philinus.

tout-au-tour , où se plaçoient les Spectateurs. Les exercices Palestriques se réduisoient à neuf ; sçavoir , la *Lutte* , le *Pugilat* , le *Pan-crace* , la *Course* , l'*Hoplomachie* , le *Saut* , le *Disque* , le *Trait* , & le *Cerceau*. Chez les Grecs , tous les enfans de condition étoient également élevés & dans les Lettres , & dans tous les exercices de la Palestre.

Lune adorable , dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Je ferois venu certainement cette nuit avec quelques amis , j'en jure par mon ardent amour. Je t'aurois apporté des pommes de Bacchus. Une couronne de peuplier blanc , consacré à Hercule , & ornée de bandelettes de pourpre , m'auroit ceint la tête.

Lune adorable , dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Combien j'aurois été enchanté d'être reçu favorablement ! On me vante parmi tous les autres jeunes gens à cause de ma légèreté & de ma beauté. Si j'eusse cueilli alors un baiser sur ta belle bouche , je ferois resté tranquille ; mais si tu m'avois au contraire refusé avec dédain , & que ta porte m'eût été fermée , j'aurois employé dans l'instant le fer & le feu pour l'ouvrir.

Lune adorable , dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

J'avoue maintenant que j'ai des grâces à rendre à Vénus , & ensuite à toi , Simethe. Après Vénus , c'est toi qui m'as arraché à ma flamme dévorante : tu m'as appelé dans ta maison , lorsque j'étois presque entièrement consumé : car l'Amour allume souvent des feux plus brûlans que ceux de Vulcain.

Lune adorable , dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

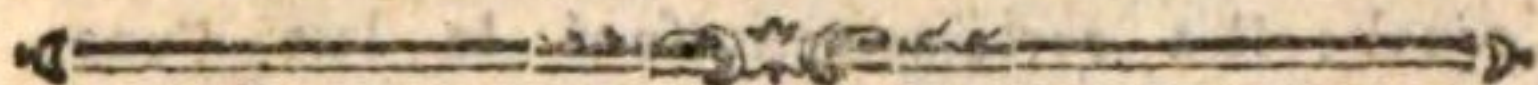
L'Amour par ses fureurs insensées fait aban-

donner à une jeune fille la maison paternelle , & le lit nuptial à l'Epouse. Ainsi parla Delphis , & moi , trop foible & trop crédule , je le prends par la main , je l'incline mollement sur mon lit : soudain nos corps unis s'embrasent mutuellement : nos visages brillent d'une plus vive ardeur , & nos soupirs confondus forment un murmure voluptueux. Enfin , pour ne te rien dire d'inutile , ô Lune favorable , nous avons mis le comble à nos désirs , en nous livrant aux plus vifs transports de l'Amour. Depuis cet instant heureux jusqu'à ces jours derniers , nous n'avions pas eu lieu de nous plaindre l'un de l'autre. La mère de Philiste , ma joueuse de flûte , & de Mélisse , est venue me trouver ce matin , lorsque les chevaux du Soleil montoient sur l'horison , & ramenoient du sein de l'Océan l'Aurore aux doigts de rose. Au milieu de plusieurs discours que m'a tenus cette femme , elle m'a fait entendre que Delphis étoit amoureux ; qu'elle ne connoissoit point l'objet de son nouveau martyre ; mais que cet inconstant a bu à plusieurs reprises à l'Amante qui le captive aujourd'hui ; qu'il s'est enfuit avec précipitation , & que sa maison est ornée & remplie de guirlandes de fleurs. Voilà tout ce que m'a raconté cette Nourrice ; elle est très-véridique. En effet , avant cette époque funeste , il venoit me voir plusieurs fois chaque jour , & laissoit souvent chez moi son

vase d'airain (1) : mais il y a déjà douze jours que je n'ai vu l'ingrat. M'auroit-il oubliée ! Trouveroit-il ailleurs des plaisirs ! Je vais employer contre lui tous mes charmes ; & , s'il se plaît à augmenter mon tourment , je le précipiterai dans les Enfers. Tels sont les Philtres puissans que je conserve dans une corbeille , & dont un Assyrien m'a enseigné l'usage. Adieu , Lune adorable ; pousse tes chevaux vers l'Océan ! Pour moi , je supporterai ma douleur , comme je l'ai fait jusqu'à ce moment. Adieu , Lune brillante ! Adieu , Astres étincelans , qui accompagnez le char de la nuit au milieu du calme & du silence.

(1) Les Athlètes avoient une sorte de vase de peau , ou d'airain , dans lequel ils mettoient l'huile dont ils se frottoient.





IDYLLE III.

AMARYLLIS.

JE cours vers Amaryllis , tandis que mes chèvres paissent sur le sommet de cette montagne , sous la conduite de Tityre. Fais paître mes Chèvres , ô mon cher Tityre , & mène-les se désaltérer à la fontaine : mais prends garde que ce bouc blanc de Lybie ne te heurte de ses cornes !

O charmante Amaryllis , pourquoi n'avances-tu plus la tête hors de cet antre , pour me donner , comme autrefois , le doux nom de ton Amant. Me haïrois-tu présentement ? ou bien trouverois-tu , lorsque je t'approche , Bergère dédaigneuse , mon nez trop écrasé , & ma barbe trop touffue ? Tu m'obligeras enfin à trancher le fil de mes jours (1) ! Je t'apporte dix pommes , cueillies dans l'endroit où tu me l'avois ordonné. Demain je t'en offrirai d'autres. Considère ma douleur amère ! Que ne puis-je devenir Abeille ? J'entrerois en bourdonnant dans ton antre ; j'y pénétrerois à travers le lierre & la fougère qui t'entourent. Ah !

(1) *A m'étrangler.*

je connois maintenant l'Amour ! C'est un Dieu cruel : il a certainement sucé le lait d'une Lionne , & sa mère l'a élevé dans les forêts ! Semblable à une flamme dévorante , il me brûle & me consume. Nymphes aux regards enchanteurs , aux beaux sourcils noirs ! Nymphes au cœur de roche , fermez ton Berger entre tes bras , & permettez-lui qu'il t'embrasse ! On trouve une volupté délicieuse même dans de simples baisers. Tu vas me forcer , ô ma chère Amaryllis , à mettre en pièces cette couronne formée de feuilles de lierre , & de persil odoriférant : je te la réservais. Hélas ! que deviendrais-je ! Quel malheur m'accable , infortuné que je suis ! Tu ne daignes pas seulement m'écouter ! Je vais mettre bas cet habit de peau , & me précipiter dans les flots , où le Pêcheur Olpis tend des pièges aux Thons. Les dangers auxquels je serai exposé te causeront de la joie. Je voulus connoître dernièrement si tu m'aimois : la feuille que j'avois placée sous mon coude , ne rendit aucun son , & se dessécha sur le champ. (1) La vieille Agro , qui prédit l'avenir avec un crible , me dévoila l'autre jour la vérité , pendant qu'elle ramassoit des épis. Tu

(1) Les Anciens , pour connoître s'ils étoient aimés , prenoient une feuille , & la plaçoient , ou sous le coude , ou sur la main , ou sur l'épaule : ils la pressoient ensuite , & si elle rendoit du son , c'étoit un augure favorable.

brûles , me dit-elle , pour Amaryllis ; mais c'est en vain ! l'ingrate ne répondra jamais à ton amour. Malgré cette prédiction , je te conserve une chèvre blanche , mère de deux Jumeaux. La brune Erithacis, fille de Mermnon, me la demande : Je la lui donnerai enfin , puisque tu ris de mon tourment. . . Mais j'éprouve (1) un treffaillement à l'œil droit ! Est-ce que je verrois bientôt ma Bergère ! Je vais m'asseoir au pied ce pin , & chanter : elle daignera peut-être me regarder : son cœur n'est pas de diamant.

Hippomène , désirant d'épouser une jeune Princesse, prit dans ses mains des pommes d'or, & fournit glorieusement la carrière. Dès qu'Atalante les vit , son ame se troubla , & son cœur fut enflammé du plus ardent amour (2).

Le Devin Mélampe conduisit à Pile un Troupeau qui païssoit sur le mont Othrys. La charmante Péro , mère du sage Alphésibée , devint alors l'épouse de Bias.

(1) Le treffaillement de l'œil étoit mis au nombre des augures , ainsi que le vol des oiseaux , les coups de tonnerre , l'éternuement , &c.

(2) Atalante étoit fille de Schénée : plusieurs Princes la recherchèrent en mariage; mais son père ne voulut l'accorder qu'à celui qui la vaincroit à la course. Hippomène eut ce bonheur , en usant d'artifice. Il jeta dans la carrière des pommes d'or que Vénus lui avoit données.

Adonis faisant paître ses brebis sur le sommet des montagnes, n'enflamma-t-il pas la belle Vénus d'une passion si violente, que cette Déesse pressoit encore sur son sein ce Berger froid & inanimé ?

Que j'envie le sort d'Endymion livré à un sommeil continuel ! Que je suis jaloux, ô ma chère Amaryllis, du bonheur de Jason qui goûtoit des plaisirs dont vous n'êtes pas dignes d'entendre le récit, ô profanes mortels !

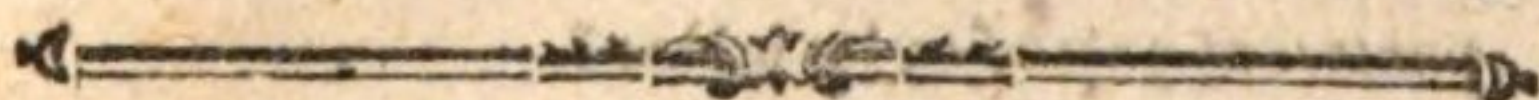
J'ai un cruel mal de tête : mais, Amaryllis, tu n'en es point touchée. Je ne chanterai pas davantage. Je vais m'étendre & me coucher ici : les Loups me dévoreront, & ma mort aura pour toi la douceur du miel.

Atalante s'étant arrêtée pour les ramasser, fut vaincue par Hippomène, & devint son Epouse.

Mélampe étoit frère de Bias qui devint éperdument amoureux de la jeune Péro. Celle-ci ne devoit être l'Epouse que de celui qui ameneroit à Nélée, son père, les Vaches d'Iphicle. Mélampe les lui amena, & demanda Péro pour Bias son frère. On raconte différemment l'histoire de ces deux frères.

Tout le monde connoît la fable d'Adonis, & celle d'Endymion : il seroit inutile de nous y arrêter.

Jason, fils de Minos & de la Nymphe Phronie, étoit Roi de Crète. Ce Prince s'étant endormi dans une Prairie, Cérès s'approcha de lui pendant son sommeil, & en eut Plutus.



IDYLLE VIII. (I).

DAPHNIS , MÉNALQUE , UN BERGER.

MÉNALQUE faisoit paître ses Brebis sur de hautes montagnes , & y rencontra l'aimable Daphnis qui gardoit aussi son troupeau de Bœufs. Ces deux Bergers étoient blonds : tous deux à la fleur de l'âge : tous deux habiles à chanter , & à jouer de la flûte. Ménalque aperçut le premier Daphnis , & lui parla ainsi :

M É N A L Q U E.

Daphnis , Pasteur de Troupeaux mugissans , veux-tu disputer avec moi le prix du chant ? Je t'avoue sincèrement qu'il ne me sera pas difficile de remporter la victoire.

Daphnis lui répondit en ces termes :

D A P H N I S.

Ménalque , conducteur de Brebis couvertes de riches toisons , savant joueur de flûte , tes

(1) M. l'Abbé Batteux , dans son *Cours de Belles-Lettres* , Tom. I. a donné la Traduction de cette Idylle , & de trois autres que j'ai également traduites de nouveau. Je crois qu'il ne le trouvera pas mauvais ; d'autant plus qu'il n'entroit pas dans son plan de les traduire en entier.

chants , quels que soient tes efforts , ne l'emporteront point sur les miens !

MENALQUE.

Veux-tu essayer ? Veux-tu déposer un prix pour le vainqueur ?

DAPHNIS.

Je disputerai volontiers contre toi , & je consens à donner un gage.

MENALQUE.

Mais quel gage pourrons-nous déposer qui soit digne de notre victoire ?

DAPHNIS.

Pour moi , je risquerai un Veau tendre ; & toi , tu mettras un Agneau aussi gros que sa mère.

MENALQUE.

Je ne puis gager un Agneau : mon père & ma mère sont trop redoutables : ils comptent chaque soir toutes les Brebis.

DAPHNIS.

Mais , que peux-tu donc parier ? Quel prix remportera donc le vainqueur !

MENALQUE.

J'ai une belle flûte à neuf trous , que j'ai faite moi-même. Les tuyaux son de la même

longueur , & unis ensemble avec de la cire blanche. Je la mettrai pour gage : mais je ne parierai rien de ce qui appartient à mon père.

D A P H N I S.

J'en possède une toute semblable : les tuyaux en sont également joints avec de la cire odoriférante. Je l'achevai ces jours derniers ; je me déchirai même le doigt en la faisant , & j'en ressens encore de la douleur. Mais qui nous écouterà ? Quel fera notre Juge ?

M E N A L Q U E.

Si nous appellions ce Berger dont le chien blanc aboye autour de ses Chevreaux !

Ces deux jeunes rivaux appellent le Berger : il accourt aussi-tôt pour les entendre : ils chantent tous les deux à la fois ; mais comme le Berger veut juger leurs chants , on consulte le sort ; il tombe sur Ménalque : celui-ci doit jouer le premier de la flûte , & Daphnis lui répondre par des couplets champêtres. Ménalque commence donc ainsi :

M E N A L Q U E.

Bois, & vous, fleuves, dont l'origine est céleste, si Ménalque a chanté quelquefois sur son chalumeau des airs agréables, procurez à ses Brebis de gras pâturages ; & si Daphnis conduit ici ses Genisses, accordez-lui la même faveur !

DAPHNIS.

Herbes tendres , claires Fontaines , gazons délicieux , si Daphnis chante aussi agréablement que le Rossignol , engraissez ses troupeaux ; & si Ménalque vient dans ces lieux , qu'il y trouve d'abondans pâturages !

MÉNALQUE.

Dans tous les endroits où paroît ma charmante Bergère , le Printemps sourit , les pâturages abondent , les mamelles sont remplies de lait , & les jeunes Troupeaux s'engraissent : mais dès qu'elle s'éloigne , les gazons se dessèchent , & le Berger languit.

DAPHNIS.

Les Brebis & les Chèvres mettent bas des jumeaux , les Abeilles remplissent de miel leurs ruches , les chênes portent plus haut leur tête majestueuse , dans les lieux où se trouve le beau Milon ; mais quand il les abandonne , le Berger sèche aussi-tôt de douleur , & les Troupeaux maigrissent.

MÉNALQUE.

O toi , le mari de mes Chèvres blanches ! O profondeur immense des forêts ! . . . Et vous , mes Chevreaux , venez vous désaltérer dans ce ruisseau : Milon est dans ces contrées : & toi qui es privé de tes cornes , cours dire à ce

même Milon , que Protée , quoique Dieu , a fait paître les Veaux - marins (1).

DAPHNIS.

Je ne désire point le Royaume de Pelops , ni des trésors accumulés , ni d'être plus léger à la course que les vents : je préfère de chanter des airs champêtres , assis près de toi au pied de ce rocher sourcilleux , & de voir paître d'un côté mes Brebis , & de porter de l'autre mes regards sur la mer de Sicile.

MÉNALQUE.

Les froids sont funestes aux arbres ; les chaleurs aux ruisseaux ; les lacets aux oiseaux ; les pièges aux bêtes sauvages ; & aux hommes , la passion ardente d'une jeune Beauté. O Jupiter ! O Souverain Maître des Dieux ! Je ne ressens pas seul les feux de l'amour ; tu brûles aussi toi-même pour des mortelles.

Tels furent les chants que firent entendre ces deux jeunes Bergers : Ménalque commença ainsi son dernier couplet.

(1) Le Texte dans cet endroit paroît altéré. On peut consulter à ce sujet les Remarques de Longepierre.

M E N A L Q U E.

Epargne mes Chevreaux , Loup cruel , épargne mes Brebis qui viennent de mettre bas ! Ne m'enlève rien , quoique je sois jeune & le gardien d'un Troupeau nombreux ! O Lampure , comment peux-tu dormir aussi profondément ! Un chien fidèle ne doit point se livrer au sommeil , lorsqu'il accompagne un jeune Berger à la tête de son Troupeau. Et vous, mes chères Brebis , rassasiez - vous sans crainte d'herbe tendre ; elle renaîtra bientôt ! Païssez sans inquiétudes ! Païssez sans alarmes ! Remplissez de lait vos mamelles , afin que vous puissiez en fournir suffisamment à vos petits , & qu'il en reste encore assez pour remplir quelques vases !

Daphnis chante à son tour un air mélodieux.

D A P H N I S.

Hier une jeune Bergère , dont les sourcils étoient parfaitement beaux , me regarda , lorsque je passois devant sa grotte avec mes Génisses : e le répéta deux fois que j'étois charmant. Je ne lui fis point alors une réponse dure & impolie ; mais je baissai aussi-tôt les yeux , & je continuai lentement ma route. Les Veaux, les Génisses & leurs mères mugissent agréablement , & leur haleine a beaucoup de douceur. Quel agrément d'être couché pendant les gran-

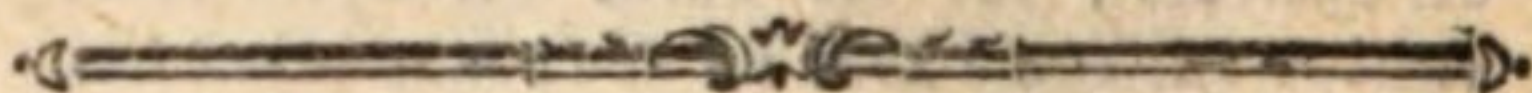
des chaleurs , sur les bords verdoyans d'un ruisseau qui coule avec un doux murmure ! Les pommes font l'ornement des pommiers , & les glands celui des chênes : les jeunes Veaux augmentent le prix de leurs mères , & les Troupeaux font la richesse des Bergers.

C'est ainsi que chantèrent ces deux Bergers ; & celui qu'ils avoient pris pour juge , parla en ces termes :

LE BERGER.

Que ta voix est agréable , ô Daphnis ! Que tes chants sont harmonieux ! Il est plus doux de t'entendre chanter , que de savourer le miel ! Reçois ces deux flûtes : elles font le prix de ta victoire. Si tu veux m'apprendre à chanter , quand je ferai paître mes Chèvres auprès de ton Troupeau , je te donnerai cette Chèvre dont les cornes sont brisées : elle a du lait en abondance.

Daphnis , joyeux de sa victoire , saute & bat des mains : il ressemble à un Faon qui bondit autour de sa mère. Le Berger vaincu demeure au contraire triste & confus , comme une jeune Epouse le jour de ses noces. Depuis cet instant Daphnis a toujours tenu le premier rang entre les autres Bergers ; & quoique jeune alors , il épousa une Bergère remplie de graces & d'attraits.



IDYLLE IX.

DAPHNIS , MÉNALQUE , UN BERGER.

LE BERGER.

DAPHNIS , chante un air champêtre !
Fais entendre le premier , des chants bucoliques ! Commence , Daphnis ; & que Ménalque te réponde ! Bergers , mettez auparavant vos tendres Veaux sous leurs mères : rassemblez vos Taureaux & vos Génisses , afin qu'ils ne puissent s'écarter du reste du Troupeau ! Daphnis , chante le premier un air pastoral ; Ménalque te répondra ensuite.

DAPHNIS.

Les mugissemens des Veaux & des Génisses ont de la douceur : le son de la flûte est doux : le chant des Bergers est mélodieux ; ma voix est harmonieuse : j'ai sur les bords frais d'un ruisseau un lit sur lequel j'ai étendu plusieurs belles peaux de Génisses blanches , qu'un vent impétueux précipita du haut d'un rocher , où elles broutoient l'arboisier. Je me soucie autant des chaleurs brûlantes de l'Été , qu'un fils amoureux est sensible aux reproches de ses parens.

Tels furent les chants de Daphnis , & Ménalque lui répondit ainsi :

M É N A L Q U E.

L'Etna me sert de retraite : j'habite une grotte charmante taillée dans le flanc de cet immense rocher. Je possède tous les trésors qu'un songe flatteur peut offrir pendant le sommeil , des Brebis , des Chèvres en grand nombre , & des peaux sur lesquelles je repose mollement. Je fais cuire mes alimens avec un feu de bois de chêne : l'Hiver je me chauffe avec des morceaux secs de hêtre. Je ne redoute pas plus la rigueur du froid , qu'un homme sans dents s'empresse de manger des noix , lorsqu'il a devant lui une nourriture liquide.

L E B E R G E R.

J'applaudis aux chants de ces deux Bergers , & aussi-tôt je leur fis des présens. Je donnai à Daphnis une grosse massue , que la Nature seule avoit formée dans les champs de mon père : les plus habiles n'auroient pu y trouver le plus léger défaut. Ménalque reçut une belle coquille que j'avois trouvée au milieu des rochers de la mer Icarienne. Je partageai avec quatre autres Bergers la chair du poisson qui étoit dedans , & nous la mangeâmes.

Ménalque fit sur le champ résonner cette coquille.

Je vous salue , Muses pastorales ! Publiez la chanson que je répétais autrefois devant ces deux Bergers ! Depuis long-temps je garde le silence.

La Cigale est chère à la Cigale , la Fourmi à la Fourmi : les Vautours aiment les Vautours , & moi je chéris les Muses , & je prends plaisir aux tendres chansons. Puissé ma cabane retentir toujours de sons mélodieux ! Puissé-t-elle servir d'asyle aux Muses !

Un doux sommeil , la saison nouvelle ne me font pas plus agréables , que le commerce de ces Déeses ! Ceux qu'elles daignent regarder d'un œil favorable , n'ont rien à craindre des enchantemens de Circé.





IDYLLE X.

LES MOISSONNEURS.

MILON, BATTUS.

MILON.

MALHEUREUX Moissonneur, quel accident fâcheux te trouble ? Tu ne coupes pas la moisson avec une adresse aussi prompte qu'autrefois. Tu restes bien loin derrière les autres : tu ressembles à une Brebis blessée par une épine, & qui se traîne lentement après le troupeau. Que feras-tu donc pendant les chaleurs brûlantes du midi, & sur-tout au coucher du soleil ? puisque, en commençant, tu ne dévores pas les épis avec ta faucille (1).

BATTUS.

Milon, ouvrier infatigable, & plus dur qu'un quartier de roche, ne t'est-il jamais arrivé de desirer un objet absent ?

(1) L'expression Grecque est des plus fortes & des plus énergiques : *Puisque tu ne dévores pas le sillon.*

M I L O N.

Jamais : Eh ! Quel desir peut avoir un homme sérieusement appliqué à son ouvrage ?

B A T T U S.

Est-ce que l'Amour ne t'a jamais empêché de dormir ?

M I L O N.

Que les Dieux m'en préservent ! Il est trop dangereux de se livrer à cette passion.

B A T T U S.

Pour moi , ô Milon , j'aime depuis près de onze jours.

M I L O N.

Tu puises à une source abondante , tandis que j'ai à peine un peu de boisson désagréable.

B A T T U S.

Voilà pourquoi toutes mes terres sont incultes & stériles , jusqu'au devant de ma cabane.

M I L O N.

Quelle Bergère cause ton tourment ?

B A T T U S.

La fille de Polybotas , qui chantoit dernièrement avec les Moissonneurs d'Hippocoon.

M I L O N.

Les Dieux punissent enfin le coupable : tu éprouves ce que tu as désiré si long - temps. Cette habile glaneuse partagera donc ton lit ?

B A T T U S.

Tu veux me railler : Plutus n'est pas la seule Divinité aveugle : le crédule amour l'est aussi : laisse-là le style emphatique !

M I L O N.

Je ne parle point avec emphase. Pour toi , coupe ces épis , & commence quelque Chançon amoureuse à la louange de ta Bergère : ton travail en fera bien plus doux : autrefois tu chantois assez souvent,

B A T T U S.

Muses , chantez avec moi mon aimable Bergère ! Tout ce que vous touchez prend entre vos mains une grace nouvelle. O charmante Bombycé , tous disent que tu es maigre , noire & brûlée par le Soleil , tandis que je soutiens seul que tu es parfaitement blonde. La violette & l'hyacinthe sont noirs ; cependant on préfère ces fleurs pour former des couronnes. La Chèvre cherche le Cythise ; le Loup court après les Chèvres ; la Grue fuit la charrue , & mon amour pour toi trouble ma raison. Je voudrois posséder autant de richesses , qu'en eut autrefois Crésus ! Nos deux statues d'or feroient bientôt placées dans un Temple de Vénus : tu tiendrois à la main soit une flûte , soit une rose , soit une pomme : & moi , couvert d'un riche vêtement , j'aurois une chaussure d'un goût nouveau. Adorable Bombycé , tes pieds sont blancs

comme l'ivoire , & ta voix est douce & flexible. Je ne puistrouver d'expressions pour peindre ton caractère.

M I L O N.

Ce Moissonneur m'a surpris par la beauté de ses chants. Quelle douceur ! Quelle mélodie ! Mais , insensé que tu es , la raison n'accompagne donc pas cette barbe épaisse ! Écoute maintenant les Chansons du divin Lityersas.

Cérès , Déesse des fruits & des bleds , procure une moisson bien mûre , & des plus abondantes !

Moissonneurs , rassemblez promptement ces épis , & liez-les ensemble , de peur que l'on ne vous dise en passant : *Hommes lâches , vous ne gagnez pas l'argent que l'on vous donne !*

Que les tuyaux de vos gerbes entassées , soient tournés vers le Nord , ou vers le Couchant : cette position est très-favorable pour les épis.

Ouvriers qui battez le bled , gardez - vous de dormir en plein midi : c'est l'instant où le grain se sépare le plus aisément de son enveloppe.

Les Moissonneurs doivent se mettre à l'ouvrage dès que l'alouette est éveillée , & ne quitter les champs que lorsqu'elle se livre au sommeil : mais ils peuvent prendre quelque repos pendant les grandes chaleurs du jour.

Jeunes Bergers , que le sort d'une Grenouille
est

est digne d'envie ! Elle ne dépend de personne pour se désaltérer : elle a toujours de l'eau en abondance.

Avare , crainte de te couper les doigts , en voulant nous partager un pois , il seroit plus prudent de faire cuire une quantité suffisante de lentilles !

Voilà les Chançons que doivent répéter les Ouvriers exposés aux ardeurs du Soleil : mais pour ton amour insensé , tu peux , ô Battus , en entretenir ta mère , afin de la rendormir , quand elle s'éveille trop matin.



IDYLLE XI.

LE CYCLOPE.

IL n'y a point , ô Nicias , d'autre remède contre l'Amour , que les Muses. Elles seules , je crois , peuvent calmer & adoucir ce mal cruel. Quoique ce remède , doux & facile , soit au milieu des hommes , il n'est pas aisé de le trouver. Nicias , vous le savez parfaitement , vous le Disciple d'Esculape , & le tendre favori des neuf Sœurs.

Le Cyclope , l'antique Polyphème , dont les joues & le menton étoient à peine déjà cou-

verts d'un léger duvet, ont recours à ce remède, lorsqu'il brûloit pour la belle Galatée. Son amour, bien loin d'être heureux, & de lui procurer des jours calmes & sereins, troubloit, & déchiroit cruellement son ame. Il négligeoit, il oublioit tout. Souvent ses Brebis quittèrent d'elles-mêmes les pâturages, & s'en retournèrent à leur bercail. Pour lui, tout entier en proie à son amour, il se consumoit en vains regrets sur le rivage de la mer, & chantoit dès l'Aurore sa chère Galatée. La puissante Vénus lui avoit percé le cœur, & fait une plaie profonde.

Polyphème assis sur le sommet d'un rocher élevé, d'où il portoit ses regards sur la mer, chantoit ainsi, pour charmer ses ennuis :

O charmante Galatée, pourquoi dédaignes-tu ton Amant ? Tu es plus blanche que le lait ; plus tendre qu'un Agneau, plus légère qu'une Génisse, & plus amère que le raisin verd. Tu as coutume de venir ici, quand je suis livré aux douceurs du sommeil, & tu t'éloignes aussitôt que je m'éveille : tu prends alors la fuite, comme une brebis timide à l'aspect d'un loup farouche. Je t'aime depuis le jour où tu vins avec ma mère cueilir sur la montagne des feuilles d'hyacinthe : je vous servois de guide. Depuis le moment fatal que je t'ai vue, je n'ai plus été le maître de mon cœur : tu le possèdes tout entier : mais, ô Ciel, tu le méprises ! Je sçais, aimable Galatée, pourquoi tu me fuis, & d'où

naissent tes dédains. C'est que mon sourcil est épais & hérissé ; qu'il couvre mon front , s'étend & se prolonge jusques à mes oreilles ; que je n'ai qu'un œil , & que mon large nez descend sur mes lèvres. Mais , tel que je suis , je fais paître un Troupeau de mille brebis , & je bois du lait excellent. J'ai des fromages en abondance , l'Été , l'Automne , & même pendant les plus grands froids de l'Hiver , & mes éclisses en sont toujours remplies. Je sçais jouer de la flûte beaucoup mieux qu'aucun autre Cyclope. Je te célèbre tous les jours dans mes chants , ô charmante Galatée , & souvent même j'interromps le silence de la nuit. Je te nourris quatre petits Ours , & onze Brebis qui te donneront toutes incessamment des Agneaux. Viens me visiter , & je te les donnerai : laisse la mer se briser contre le rivage : tu passeras la nuit plus agréablement dans ma grotte : des lauriers , de hauts cyprès , du lierre noir , & des branches de vigne chargée de doux raisins , la tapissent & l'ombragent. Une Fontaine rafraîchissante , formée par les neiges des forêts de l'Etna , coule au milieu , & me fournit une eau pareille au nectar des Dieux. Qui pourroit préférer la mer & les flots à un tel séjour ! Si je te paroiss trop hérissé , trop hideux , punis-m'en ! J'ai du bois de chêne , & du feu qui vit sous la cendre ; tu peux brûler mon ame , j'y consens , & même ce que j'ai de plus précieux,

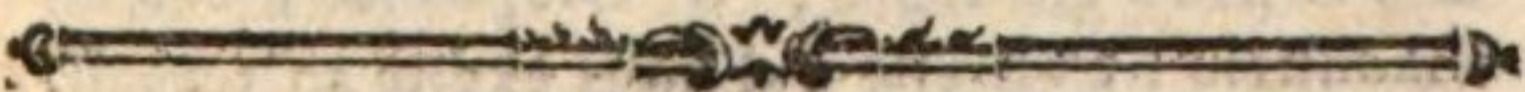
mon œil unique. Que je suis malheureux ! Si la Nature m'avoit donné des bras propres à nager, j'irois te joindre au sein des flots , j'imprimerois des baisers sur ta main , si tu ne me permettois pas d'en cueillir sur ta bouche , & je te porterois ou des lis éclatans , ou de tendres pavots , dont la graine est dorée : mais je ne pourrois t'offrir ces fleurs ensemble ; car l'une fleurit l'Été , & l'autre pendant l'Hiver. Si quelque Etranger aborde sur ce rivage avec son vaisseau , j'apprendrai alors à nager , afin de connoître quel plaisir tu trouves à demeurer au fond des mers. Quitte les ondes , ô ma chère Galatée ; viens ici , & oublie ensuite de t'en retourner , comme je le fais moi-même , pendant que je suis assis sur la cime de ce rocher ! Consens à venir avec moi faire paître mes Troupeaux ! Tu t'occuperas à traire mes Brebis ; tu presseras le lait épais , & tu en formeras des fromages.

Ma mère a causé seule mon malheur ! Je n'en accuse qu'elle. Jamais elle ne t'a parlé de moi d'une manière favorable. Quand elle s'apercevra de ma maigreur , je lui dirai que je souffre cruellement de la tête & des pieds. Je veux l'inquiéter , la tourmenter elle-même , puisqu'elle est cause de tous les maux que j'endure.

O Cyclope , ô Cyclope , qu'est devenue ta raison ? Tu serois bien plus sage , si tu tressois des corbeilles d'osier , & si tu cueillois de

tendres feuillages pour tes Agneaux ! Jouis des biens que tu possèdes , sans désirer un objet qui te fuit ! Tu trouveras peut-être une autre Galatée , & même encore plus belle ! Plusieurs jeunes Bergères veulent solâtrer avec moi pendant la nuit. Lorsque j'y consens , elles expriment leur joie par des ris immodérés : il faut donc que j'aye encore quelque mérite.

C'est ainsi que Polyphème adoucissoit son amour par ses chants & ce remède étoit plus sûr & plus efficace , que l'or & les richesses.



IDYLLE XX.

L'Amour piqué par une Abeille (1).

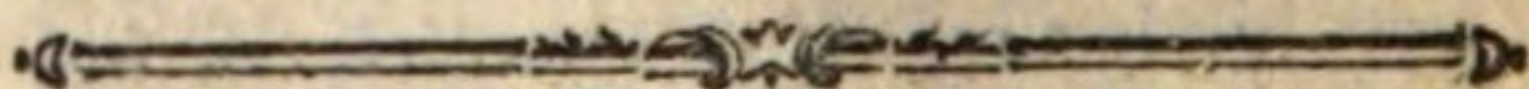
Dulcia sic tristi semper sunt mixta dolore.

Tincta voluptatis gaudia felle nocent.

U N jour une Abeille irritée blessa l'Amour qui déroboit le miel de sa ruche , & lui piqua le bout des doigts. Ce Dieu ressent de la douleur : sa main se gonfle : il frappe du pied la

(1) Cette Idylle a déjà paru dans ma *Nouvelle Traduction d'Anacréon* , &c. où je la compare avec l'Ode de ce Poète sur le même sujet ; mais c'est ici sa véritable place.

terre , court vers sa mère , lui montre sa blessure , & se plaint de ce qu'un petit insecte , comme l'Abeille , cause de si grandes douleurs. Amour , lui répond Vénus en souriant , ne ressembles-tu pas aux Abeilles ? Quoique petit , quelles blessures ne fais-tu point ?



IDYLLE XXI (1).

LES PÊCHEURS.

LA pauvreté seule , ô Diophante , éveille l'industrie : c'est elle qui nous excite au travail.

(1) Cette Idylle est d'une simplicité admirable : c'est dans son genre un chef-d'œuvre. Cependant M. de Fontenelle n'en faisoit pas grand cas , & c'est peut-être le plus bel éloge de cette pièce. Voici comme s'exprime le Déracteur des Anciens : « Deux Pêcheurs qui ont » mal soupé , sont couchés ensemble dans une » méchante petite chaumière , qui est au bord » de la mer. L'un réveille l'autre pour lui dire » qu'il vient de rêver qu'il prenoit un poisson » d'or ; & son compagnon lui répond qu'il ne » laisseroit pas de mourir de faim avec une si » belle pêche. Etoit-ce la peine de faire une » Idylle ? « Oui , assurément ! puisque cette même Idylle fera toujours les délices des personnes de goût par tous les détails qu'elle renferme , & qui sont puisés dans la Nature , cette source du vrai & du beau. Il ne faut pas juger d'un tableau simplement par le sujet , mais par la manière dont il est exécuté. C'est le dessin , c'est le coloris qui annoncent le grand Peintre.

Les inquiétudes importunes ne permettent pas en effet aux Artisans de dormir. Dès que ces hommes laborieux se livrent un instant au sommeil pendant la nuit , les soucis les assiègent aussitôt , les troublent & les réveillent.

Deux vieux Pêcheurs dormoient ensemble sur un lit d'algue desséchée , dans une cabane couverte de chaume , & construite de branches & de feuillage. Ils avoient auprès d'eux tous les instrumens de leur profession , de petites corbeilles , des roseaux , des hameçons , des filets , des lignes , des seines , des labyrinthes d'osier , des lacets , une peau de brebis & une vieille barque sur des rouleaux : leur tête étoit appuyée sur un bout de natte , sur leurs habits & leurs bonnets. C'étoient - là tous les instrumens de ces Pêcheurs : C'étoient-là toutes leurs richesses. Ils n'avoient aucun vase de terre ; pas même un chien. Tout cela leur paroissoit superflu , inutile pour leur pêche. La pauvreté étoit leur seule compagne : ils n'avoient pas un voisin ; mais la mer venoit baigner doucement de ses flots leur humble chaumière. Le char de la Lune n'avoit pas encore fourni la moitié de sa carrière , que l'amour du travail éveilla ces deux Pêcheurs. Pendant qu'ils s'efforçoient de chasser le sommeil de leurs paupières , ils eurent ensemble cet entretien.

ASPHALION.

Ami , tous ceux qui ont soutenu que les nuits

étoient les plus courtes dans les plus longs jours d'Été , ont voulu nous en imposer. J'ai déjà eu plusieurs songes , & cependant l'Aurore ne paroît point encore, Me ferois-je trompé ! Que signifie ce prodige ? Ou bien , les nuits coulent-elles plus lentement qu'à l'ordinaire ?

NAUCRATÈS.

Asphalion , tu te plains à tort des beaux jours de l'Été : le cours des Saisons n'a point changé ; mais les inquiétudes , en interrompant ton sommeil , t'ont fait paroître la nuit beaucoup plus longue.

ASPHALION.

N'as-tu pas appris à interpréter les songes ? J'en ai eu des plus avantageux il faut que je t'en fasse part : nous partageons notre pêche ; il est juste que nous partagions également tous nos songes. Personne n'a plus d'esprit que toi , & il faut beaucoup d'intelligence pour expliquer les rêves. D'ailleurs nous avons le temps : que peut-on faire en effet , lorsqu'on est couché sur des feuilles au bord de la mer , & que l'on dort difficilement sur un lit aussi dur ? L'esprit doit nécessairement être toujours occupé.

NAUCRATÈS.

Raconte - moi le songe que tu as fait cette nuit, Découvre tout à ton Compagnon.

ASPHALION.

Lorsque je me fus endormi hier au soir ;
accablé des fatigues de la pêche , (j'avois pris
fort peu de nourriture ; car , s'il t'en souvient,
comme il étoit déjà tard , nous soupâmes très-
légerement) je crus être occupé à la pêche ,
& assis sur un rocher , d'où j'épiois les poissons.
J'agitois l'appas trompeur suspendu à ma ligne.
Aussi-tôt un poisson monstrueux l'avale. (Les
chiens pendant leur sommeil songent à des os ,
& moi , je rêve à des poissons.) Ce poisson,
dis-je , s'accroche à l'hameçon ; le sang coule ;
ma perche se plie & se courbe , j'étends la
main : l'animal se débat ; je doute alors si je
pourrai me rendre maître de ce gros poisson
avec un fer aussi foible , & dans l'instant je
m'imagine qu'il peut me blesser. *Me blesseras-tu,*
m'écriai-je ? Mais je te blesserai bien davantage.
Comme je m'apperçois qu'il ne prend pas la
fuite , j'étends une seconde fois la main : je
sens que le combat est fini , & je tire hors de
l'eau un poisson d'or massif. La frayeur s'em-
pare de moi : je crains que ce ne soit peut-être
un poisson chéri de Neptune , ou enfin le
trésor d'Amphitrite : je le détache doucement
de l'hameçon , afin qu'il ne reste point d'or au
fer de ma ligne : je le traîne ensuite sur le
rivage : J'ai juré que désormais je ne mettrai
plus le pied sur la mer , que je demeurerai
toujours sur la terre , où je veux vivre comme

un Roi , avec mon or. Je me suis alors éveillé. Fais bien attention , ô mon ami , à cette dernière circonstance : car je suis effrayé du serment que j'ai fait !

NAUCRATÈS.

Ne crains rien : tu n'as point juré ; de même que tu n'as ni vu ni pris de poisson d'or. Tous ces rêves ne sont que des mensonges. Présentement que tu ne dors point , & que tu es bien éveillé , vas visiter ces lieux ; tes belles espérances vont bientôt s'évanouir ; & , si tu ne veux mourir de faim avec tes songes d'or , il faudra que tu retournes à la pêche des poissons ordinaires.



IDYLLE XXXI.

LA MORT D'ADONIS.

DÈS que Vénus apperçut Adonis les cheveux épars , les joues pâles & ternies , & les yeux fermés pour toujours à la lumière ; elle ordonna aux Amours de lui amener le Sanglier, auteur de tous ses maux. A l'instant les Amours volent , se répandent dans les forêts , trouvent l'odieux animal , s'en saisissent , le lient & l'enchaînent. L'un tient en lesse , & traîne le redoutable captif : l'autre le presse par derrière, & le frappe durement avec son arc. Le Sanglier marche d'un pas timide & chancelant : il redoute la colère de Vénus. Bête féroce & cruelle , lui dit cette Déesse irritée , tu as donc déchiré la belle cuisse d'Adonis ? tu as donc mis en pièces mon Epoux ? Je jure , ô Vénus , lui répond le Sanglier , je jure par vos divins appas , par votre Epoux , par ces liens , par tous ces Amours , que je n'ai pas eu le dessein de faire périr le charmant Adonis. Je l'ai pris pour une belle statue : sa cuisse d'albâtre étoit découverte ; alors poussé par une aveugle passion , & cédant aux feux brûlans dont j'étois consumé , j'ai voulu la couvrir de baisers. Telle est la cause funeste de mon mal-

180 *IDYLLES DE THÉOCRITE.*

heur. Je vous présente ces défenses coupables : arrachez-les ! A quoi me serviront-elles désormais ? Et si cette punition est trop légère , vengez-vous encore , ô Vénus , sur mes lèvres. Ces mots attendrirent la Déesse : elle ordonne aux Amours de couper les liens qui enchaînent le malheureux Sanglier. Depuis cet instant il fuit Vénus : il n'a jamais reparu dans les forêts , & s'est puni lui-même , en brûlant ses défenses criminelles.

Fin du second Volume.

Bibl. erot.
Fr. Krenneri.

45 - - -

45

Anacreon, v580-v495 / Bion, Smyrnaeus, ca. 2. Jh. v. Chr. / Moschus,
Syracusanus, ca. v150

Anacréon, Bion Et Moschus Suivis De La Veillée Des Fêtes De Vénus, D'un
choix de Pièces de différens Auteurs

Bd.: 2.

Paphos [i.e. Paris] (1785)

A.gr.a. 266-2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10315463-1

(null)